IMAGES

QUATRIEME NOEL DE GUERRE

Tandis que le canon continue de tonner sur les différentes parties du front, les cloches de Bethléem font entendre leurs gais carillons comme pour un appel à la paix entre les hommes... De la tour de leur église, les Pères Franciscains peuvent voir divers lieux sacrés se rattachant à la Nativité.

(Lire notre article en pages 8 et 9)

No. 694 — LE CAIRE (EGYPTE) — 26 DECEMBRE 1942

DANS CE NUMERO:

GUERRE SOUTERRAINE EN FRANCE

20 millièmes
En PALESTINE : 25 mils
En SYRIE & LIBAN : 25 piastres

Nos lecteurs écrivent...

Adorateur de N.

Horatius, sauvez-moi. J'aime une jeune fille à la folie, et jusqu'ici je croyais qu'elle m'aimait avec la même ardeur. Ne pouvant nous voir seul à seule, nous correspondions. Un jour, brusquement, elle ne répondit plus à mes lettres. Que dois-je faire, Horatius, pour regagner l'amour de cette jeune fille ?

● *Votre cri d'alarme, cher ami, me va droit au cœur, mais je ne vois pas le moyen de faire revenir cette jeune fille à vous. Est-il possible qu'elle ait cessé de vous écrire sans aucune raison ? Allons, un peu de bon sens, s.v.p. Le mieux serait de lui demander une explication sincère. Ensuite vous verrez comment agir.*

A. K.

Depuis deux ans, je suis amoureux d'une jeune fille et je suis sûr qu'elle m'aime aussi. Mais jusqu'ici nous n'avons échangé aucune parole d'amour. Son frère est mon ami et je me suis toujours tenu dans la plus stricte réserve. Que faire, Horatius ?

● *Il me semble que Dieu nous a dotés d'une langue pour nous en servir. Qu'est-ce qui vous empêche de vous déclarer ouvertement devant les parents de la jeune fille et de la demander en mariage ? Il me semble que ce serait la manière la plus simple d'atteindre votre but, ne trouvez-vous pas ?*

Agyerite

● *Oui, chère amie, oui, je comprends « de quelles hauteurs vous êtes tombée » devant les principes subversifs de votre ami. Faites-lui bien comprendre que nous vivons dans une société qui a ses lois. Nous ne pouvons y échapper et devons nous plier à leurs exigences. S'il vous aime sincèrement, il comprendra et vous épousera. Autrement, mieux vaut vous détourner de lui définitivement.*

F. K. (Alep)

● *Il est évident, mon cher ami, que vous n'intéressez plus cette jeune fille. Autrement, pourquoi ce changement subit d'attitude à votre égard ? Consolez-vous en songeant que « bien souvent femme varie ». Vous n'êtes ni le premier ni le dernier à éprouver la frivolité de l'autre sexe.*

Jeune jaloux (Alexandrie)

● *Que la jalousie est donc un vilain défaut ! Mais si vous êtes sûr de votre ascendant sur cette jeune fille, pourquoi vous inquiéter, dès lors, de quelques jeunes gens qui rôdent autour d'elle, puisqu'elle n'a d'yeux que pour vous ? Etant encore bien jeunes tous les deux, attendez encore quelque temps avant de mettre vos projets de mariage à exécution.*

Cœur angoissé

J'aime un jeune aviateur qui se trouve en ce moment quelque part en Syrie. Il prétendait m'aimer à la folie, mais depuis trois mois il ne m'a plus écrit. Pensez-vous qu'il m'aime encore ?

● *Permettez-moi d'en douter. Un homme qui aime ne laisse pas sa dulcinée trois mois sans nouvelles, à moins que des circonstances spéciales ne l'aient empêché de vous écrire.*

Jeune fille désespérée

Cher Horatius, venez à mon secours. Mes parents veulent me faire épouser un homme de 18 ans plus âgé que moi et que je n'aime pas. A vrai dire, je n'ai encore jamais aimé, mais suis très idéaliste et ne voudrais épouser quelqu'un que si je me sens attirée vers lui par une affection profonde. Que faire, Horatius ? Je passe bien des nuits à pleurer.

● *Ma chère enfant, aucune loi au monde ne peut vous obliger à épouser quelqu'un si vous avez décidé le contraire. Mais peut-être vos parents ont-ils découvert dans l'homme qu'ils veulent vous donner pour mari des qualités propres à assurer votre bonheur. En ce cas, je ne puis être meilleur juge qu'eux. De toute façon, réfléchissez encore.*

HORATIUS

IMAGES

Hebdomadaire paraissant le samedi
Publié par la Maison d'Edition, « Al Hilal »
E. & C. ZAIDAN
Directeurs-Propriétaires
Bureaux: Au Caire: Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone: 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, rue Nébi Daniel. Tél. 27412.

ABONNEMENTS
Egypte et Soudan (nouveau tarif) .... P.T. 100
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle P.T. 130
Autres pays .... P.T. 160
Adresse : Poste Centrale - Le Caire

L'ÉCRAN de la Semaine

Le Bloc Ibérique

ET SES DEUX ARTISANS


Le général Jordana

Un « Bloc Ibérique » a été constitué, comprenant l'Espagne et le Portugal. D'après les déclarations de ses promoteurs, le général Jordana et M. Salazar, ce bloc n'est dirigé contre personne et n'aurait pour but que de sauvegarder les intérêts des deux pays contractants.

C'est sur l'initiative du gouvernement espagnol que le bloc aurait été constitué. Le général Jordana, ministre des Affaires Etrangères d'Espagne, qui s'est rendu à cet effet à Lisbonne, est l'un des compagnons de la première heure du général Franco. Il se rallia au mouvement révolutionnaire en même temps que ce dernier, qui devait en devenir le chef. Au début, c'était le général Mola qui semblait devoir s'imposer définitivement comme « Caudillo » et il avait même pris ce titre. En 1936, à Burgos, Mola fonda son premier gouvernement, la « Junta Nacional », et plaça à sa tête le général Davila, son homme de confiance. Mais Mola fut tué dans un accident d'avion. Franco prit alors la tête du mouvement, renvoya Davila et le fit remplacer par son homme de confiance, le général Gomez Jordana.

Pendant la guerre civile, le général Gomez Jordana ne joua pas un rôle militaire. La paix revenue en Espagne, il fut l'un des membres de l'équipe qui s'attela à la tâche de réorganiser l'Espagne meurtrie. Enfin, après le départ du beau-frère de Franco, M. Serrano Suner, du ministère des Affaires Etrangères, le Caudillo appela à sa place son ancien compagnon et ami, Gomez Jordana.

Quant au président Salazar, qui dirige avec compétence les destinées du Portugal, c'est le seul dictateur qui n'ait pas eu recours à la force pour s'emparer du pouvoir et s'imposer à son pays. La nouvelle constitution du Portugal, élaborée par lui, fut librement discutée et approuvée. La dictature de M. Salazar est le résultat d'un plébiscite populaire. Tout en maintenant l'amitié qui lie le Portugal à son alliée la Grande-Bretagne, M. Salazar a réussi à entretenir des relations cordiales entre son pays et les autres puissances européennes, notamment sa voisine l'Espagne. Ses déclarations sur le Bloc Ibérique témoignent une fois de plus de son désir de défendre la péninsule contre l'agression axiste et de servir la paix et l'ordre, non seulement dans son pays, mais aussi dans l'Europe d'après-guerre.

Laval

GOUVERNEUR DE L'ALGÉRIE ?

Que cette guerre ait bousculé les normes, il n'y a plus aucune originalité à le dire. Par une fiction juridique, les pays occupés, par exemple, ont non seulement établi leurs gouvernements dans une capitale qui n'est pas la leur, mais, qui mieux est, ont conservé dans cette capitale étrangère leur représentation diplomatique. Il siège ainsi à Londres un gouvernement tchécoslovaque, lequel, évidemment, comprend un ministre des Affaires Etrangères. Mais la Tchécoslovaquie entretient de surcroît dans la métropole britannique une légation régulière.

Un autre exemple n'est pas moins frappant. Jusqu'en juin 1941, la France était représentée au Liban et en Syrie par un haut commissaire, le général Dentz, dont le siège était à Beyrouth. Le général Dentz, ses troupes et ses fonctionnaires sont rentrés en France, lorsque le général Catroux et le général Wilson ont occupé le Levant. Mais le gouvernement français de Vichy n'a pas théoriquement supprimé son haut commissariat du Liban et de Syrie. Il continue même à s'occuper des Libanais et des Syriens vivant en France. Et le général Dentz demeure haut commissaire. Il est installé à Aix-en-Provence avec son personnel, ses chefs de cabinets politique, civil et militaire et son aide de camp. Près de lui se trouvent le délégué du Liban qui résidait autrefois à Paris et celui de Syrie. Le général traite officiellement avec eux des affaires de leurs compatriotes, et lorsqu'une difficulté se présente, de la même plume qu'il tenait à Beyrouth, il écrit à la sous-direction d'Afrique-Levant, au ministère des Affaires Etrangères, à Vichy.

Laval, qui aurait récemment assumé les charges de gouverneur d'Algérie, se console ainsi avec l'illusion d'un contrôle de la grande possession française.

Du désespoir...

AUX GAZ

Avec l'épuisement rapide de ses forces et incapable d'emporter la décision, l'Allemagne se rendra bien compte un jour ou l'autre que la partie est irrémédiablement perdue pour elle. Mais les chefs nazis qui redoutent pardessus tout le châtiment impitoyable qui les attend ne négligeront sans doute aucune chance de sortir du terrible dilemme, sans moyen terme, où ils se sont enfermés : la victoire ou la mort. Dans l'affolement qui résultera de l'échec de leurs plans, il est une arme à laquelle ils recourront certainement et de la manière la plus perfide, une arme dont les civils auront à souffrir autant que les soldats du front : les gaz. Si les nazis emploient soudainement les gaz, comme ils ont menacé de le faire contre les patriotes yougoslaves, prendront-ils les Alliés au dépourvu ? Telle est la question que chacun se serait posée avec une juste angoisse si M. Churchill n'avait lancé voici quelques mois un solennel avertissement à l'Axe.

Mais bien avant cet avertissement, les Etats-Unis avaient activement poussé leurs préparatifs pour la guerre des gaz. Soucieux de ne pas émouvoir l'opinion publique américaine, le Département de la Guerre n'avait pas divulgué que son service de la guerre chimique avait obtenu à cet effet des crédits de plus d'un milliard de dollars au cours des derniers mois. Les recherches scientifiques dans ce domaine se poursuivent toujours et les stocks de gaz existants, comprenant la terrible « Lewisite », sont plus qu'adéquats.

Il n'est pas indifférent de noter à ce propos que les Etats-Unis ne sont liés par aucune convention prohibant l'emploi des gaz. Cette position est évidemment très avantageuse en face d'un ennemi qu'aucun « chiffon de papier » ne pourrait empêcher d'employer une telle arme. Ce n'est un secret pour personne, en effet, que, suivant la doctrine allemande, tous les moyens de tuer et d'annihiler l'ennemi en masse doivent être regardés comme indispensables et même, plus, « humains ». Il n'est donc raisonnable de penser que la liberté d'action américaine dans ce domaine et le retentissant avertissement de M. Churchill induiront l'ennemi à réfléchir à plus d'une fois avant d'employer les gaz dans la guerre.

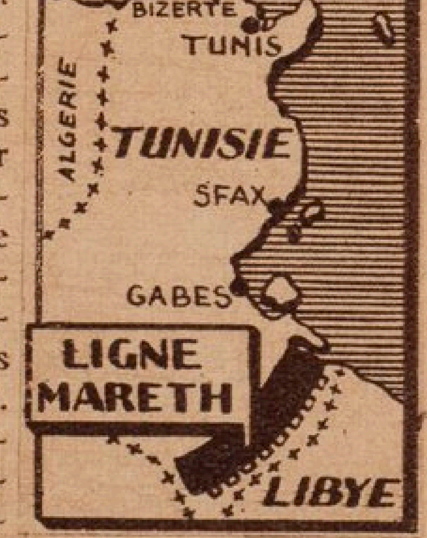
L'OFFENSIVE RUSSE

Après l'encerclement de Rzhev et Velikie-Luki, les troupes russes ont lancé une violente offensive, entre Voronezh et Stalingrad, sur le cours central du Don. L'avance s'est poursuivie favorablement pour les Russes qui ont atteint Boguchar, puis, suivant la ligne de chemin de fer Voronezh-Rostov, ils ont atteint Millerovo qu'ils ont investie et se dirigent actuellement sur Rostov pour couper les troupes allemandes du Caucase du reste de l'armée. D'autres troupes, poussant vers l'ouest, ont pénétré en plusieurs points en Ukraine. Les Allemands tentent de dépêcher en toute hâte des renforts vers Millerovo, mais les Russes ayant coupé la voie Stalingrad - Losovaya, le commandement nazi a à faire face à des difficultés énormes.



La ligne Mareth

SERVIRA-T-ELLE A ROMMEL ?



Depuis que l'Italie fasciste commença à revendiquer des territoires français d'outre-mer, la France prit des mesures adéquates pour parer à toute éventualité pouvant se produire en Tunisie. C'est en effet sur ce pays que l'Italie avait établi des visées avant tout autre. Sur trois points du territoire tunisien, une attaque pouvait être déclenchée : par mer à Bizerte et à Tunis, par terre à travers la frontière de Tripolitaine.

Bizerte et Tunis étaient deux positions maritimes assez fortes pour faire face à toute éventualité. Toutefois, ces deux ports furent considérablement renforcés.

Puis le gouvernement français concentra son attention sur les frontières de Tripolitaine d'où pouvait surgir une agression contre la Tunisie. Le long de cette frontière, une ligne copiée sur le modèle de la ligne Maginot fut créée, barrant ainsi l'accès de la Tunisie par le sud : c'est la ligne Mareth.

Les constructeurs de cette ligne utilisèrent avec habileté tous les accidents de terrain, depuis la côte jusqu'aux dunes de l'intérieur. Dans cette zone fortifiée, qui est connue d'ailleurs sous le nom de « territoire militaire », les monticules, les ravins, les marais, tout fut utilisé pour les travaux de défense.

La ligne Mareth n'est pas très proche de la frontière. Entre les premiers ouvrages défensifs et celle-ci, se trouve une zone désertique et marécageuse, une espèce de « no man's land » assez large.

De l'avis des experts, la ligne Mareth pouvait arrêter toute armée italienne qui se serait hasardée à attaquer la Tunisie par le sud. Le général Weygand, dans l'une de ses déclarations faites au début de la guerre, avait dit que la Tunisie était imprenable, tant par terre que par mer. Mais les défenses de Bizerte et de Tunis ainsi que la ligne Mareth devaient, par suite de la défaite de la France en 1940, subir le même sort que les ouvrages du même genre en France. L'armistice avec l'Allemagne et l'Italie stipulait en effet que les zones des deux villes maritimes et de la frontière du sud devaient être démilitarisées. Une commission axiste fut envoyée sur place pour procéder à l'exécution de cette clause de l'armistice. C'est ainsi que les ouvrages fortifiés de Tunis et de Bizerte furent désarmés et que la ligne Mareth fut démantelée.

A l'heure actuelle, quel que soit celui des adversaires qui s'accrochera à la ligne Mareth pour arrêter l'avance de l'autre, celle-ci ne pourra être utilisée que dans une mesure réduite, par rapport à ce qu'elle était à l'origine.

Le Sultan du Maroc

ET LES ALLIÉS

Les chefs militaires français, britanniques et américains ont rendu visite au Sultan du Maroc, à Rabat, et lui ont fait part des dispositions des Nations Unies à l'égard des Arabes de l'Afrique du Nord. Le Sultan les a aimablement accueillis.

Son pays, autrefois convoité par l'Allemagne, était la région de l'Afrique du Nord où les nazis déployèrent une large activité, pendant ces dernières années. Le Sultan, fidèle à son alliance avec la France, usa de son prestige pour empêcher ses sujets de servir la politique allemande.

Lors du débarquement allié en Afrique du Nord, le général Noguès, résident général de France, lui ayant demandé de quitter Rabat pour se réfugier à l'intérieur du Maroc, le Sultan refusa et demeura dans sa capitale. Son attitude fut donc analogue à celle du Bey de Tunis, à qui le résident général Amiral Esteva avait fait la même demande.

Le pouvoir du Sultan du Maroc est, suivant le traité instituant le protectorat français, fort limité. Tout document officiel, pour être valable, doit porter la signature du résident général qui relève du ministère des Affaires Etrangères français. Mais, par contre, Sidi Mohammed jouit auprès de son peuple d'une grande popularité.

La dynastie régnante au Maroc est de vieille souche. Le Sultan étend aussi son autorité morale et religieuse, à défaut de l'autorité politique, sur la zone du Maroc espagnol, ou Riff. Dans cette zone, le « califat » est en effet le représentant du Sultan.

La visite faite récemment à Sidi Mohammed par les représentants des autorités française, britannique et américaine en Afrique du Nord est un témoignage de l'estime que les Nations Unis portent au souverain qui demeura fidèle à la cause des démocraties.

LE RÉGENT D'IRAK au Caire

Une grande réception organisée par le Président du Conseil eut lieu au palais Zaafarane, en l'honneur de S.A. l'Emir Abdul Illah, régent d'Irak, de passage au Caire. Un grand nombre de personnalités étaient présentes. On voit sur notre photo l'émir Abdul Illah (au centre) ayant à sa droite Nouri El Saïd pacha, Premier Ministre d'Irak, et, à sa gauche, Sir Miles Lampson, ambassadeur britannique.



« IMAGES » A 25 MILL.

A partir du prochain numéro, « Images » sera vendu en Egypte au prix de 25 millièmes. La pénurie du papier et de toutes les matières premières nécessaires à la production d'un illustré nous a imposé cette augmentation de prix, que nous avons différée le plus longtemps possible.

A cette occasion, la rédaction d' « Images » — renforcée par de nouveaux collaborateurs — vous offrira dans chaque numéro un plus grand choix d'articles et de photographies dans les domaines de l'actualité et du reportage. De plus, nous avons sensiblement réduit l'espace réservé à la publicité afin d'augmenter le plus possible la matière rédactionnelle.

4.000 raids

SUR MALTE

Les enfants de Malte sont très curieux. Lorsque le signal jaune est donné (alerte en perspective), ils se précipitent dans la rue, scrutant attentivement l'espace. Dès que le signal rouge apparaît (bombardement), ils courent chez eux en criant : « Mama, les bombes ! » Alors les mamans abandonnent leurs fourneaux et s'en vont dans les abris.

Le premier raid sur Malte eut lieu le 11 juin 1940, le lendemain même de l'entrée en guerre de l'Italie. Le 4.000ème raid eut lieu cette semaine. Pendant les premiers raids, l'île disposait alors d'une aviation de chasse réduite à sa plus simple expression : quatre appareils « Gladiator » ! Les pilotes étaient également au nombre de quatre, et aucun d'eux n'avait jamais conduit un avion de combat. Néanmoins, ils assumèrent avec courage la défense de Malte.

Cette formation réduite engagea les escadrilles de bombardiers l'une après l'autre. Chaque appareil atterrissait seulement pour refaire le plein d'essence, subir quelques réparations indispensables, et décollait immédiatement. L'un des Gladiators fut abattu : les trois autres continuèrent à combattre pendant trois mois, affrontant des forces supérieures en nombre, parfois dans une proportion de dix contre un. Les Maltais appelaient les trois Gladiators : « Foi, Espoir et Charité ».

Aujourd'hui, Malte possède un grand nombre de Hurricanes, de Spitfires et de bombardiers à long rayon d'action. Les défenses antiaériennes de l'île sont tellement formidables que les aviateurs ennemis ne peuvent demeurer au-dessus de Malte pendant plus de quelques minutes. Après cela, leurs nerfs s'effondrent. Des aviateurs nazis faits prisonniers ont révélé que le haut commandement ne permet pas aux équipages nouvellement arrivés en Italie de fréquenter ceux qui ont déjà effectué des raids sur Malte, de peur que les vétérans n'affectent le moral des nouveaux venus.

Quant aux aviateurs britanniques, ils font preuve d'une audace incroyable. Ils n'hésitent pas à affronter leur propre barrage de D.C.A., afin de plonger sur la queue des appareils ennemis. Ceux d'entre eux qui ont pris part à la bataille de Grande-Bretagne affirment que les combats au-dessus de Malte sont encore bien plus terribles, car ils se déroulent au-dessus d'une surface extrêmement réduite. Les atterrissages de fortune sont impossibles, et chaque fois qu'un aviateur est abattu en mer, les chasseurs ennemis mitraillent les occupants des chaloupes qui se portent à son secours.

Le succès des opérations actuelles en Afrique du Nord marquera la fin du siège le plus héroïque de cette guerre.

La nourriture

ARME STRATÉGIQUE

La famine bat aux portes de l'Europe, de Lisbonne au cap Nord, de la Grèce affamée à la Pologne dévastée.

Mais cette grave situation ne doit pas préoccuper seulement les dirigeants ennemis. Après la guerre, elle deviendra un problème que les Nations Unies auront elles-mêmes à résoudre.

Les Alliés opposent à cette pénurie une abondance considérable. L'Amérique doit faire face aux problèmes soulevés par son surplus de production agricole. Au Canada et aux Etats-Unis, les céréales en réserve se montent à des quantités énormes. Dans le Sud, l'Argentine ne sait que faire de ses excédents de blé et de bétail. Pendant que les peuples affamés d'Europe boivent un infâme ersatz de café, au Brésil, on continue à brûler des milliers de tonnes de la précieuse denrée. Partout dans l'Empire britannique, des stocks sont accumulés.

Tous les experts qui se sont occupés de la question de la réorganisation économique et alimentaire de l'après-guerre ont été unanimes à déclarer que la seule solution satisfaisante réside dans une entente préalable entre toutes les Nations Unies, une sorte de mise en commun de toutes les ressources, et une distribution organisée des vivres et des produits médicaux.

D'autre part, si ce plan était mis au point dès aujourd'hui, il aurait des effets de propagande absolument imprévus. Des informations pourraient être envoyées secrètement en Europe occupée. Des stations radiophoniques déclareraient jour et nuit : « Nous avons acheté aujourd'hui à votre intention 100 millions de boisseaux de blé ». Ou bien : « Nous avons acquis pour vous en Argentine tant de milliers de tonnes de viande en conserve, tant de milliers de tonnes de café, de beurre, d'œufs et de lait. »

De tels messages, répétés tous les jours, peuvent activer la rébellion en Europe.

Les producteurs du monde entier savent aujourd'hui que l'effort qu'ils déploient est non seulement destiné à alimenter les besoins de la guerre, mais aussi ceux d'une assez longue période de l'après-guerre, car il faudra aider les nations opprimées et affamées à retrouver leur prospérité d'antan. Le renouvellement des troupeaux, par exemple, ne pourrait se faire qu'en plusieurs années.

L'organisation du monde de l'avenir doit commencer dès maintenant. C'est par ce seul moyen que nous pourrons éviter, dans l'après-guerre, la continuation du chaos dans lequel est plongée actuellement une bonne partie du monde.



PERTES DE NAVIRES ENNEMIS EN MEDITERRANEE

Ce dessin montre le total des navires ennemis coulés ou endommagés dans le bassin méditerranéen central, jusqu'au 15 juillet 1942. (Près d'un million deux cent cinquante mille tonnes.) Ce chiffre est aujourd'hui largement dépassé, car, comme l'a déclaré ces jours derniers l'amiral Cunningham, commandant en chef des flottes alliées en Méditerranée, l'Axe perd en moyenne un navire par jour. Ces chiffres éloquents se passent de tous commentaires.

Dans les cinémas norvégiens, les spectateurs ont appris à se maîtriser. Ils assistent donc aux films de propagande nazie avec une résignation passive. Mais récemment, on projeta sur un écran norvégien un film montrant un bateau nazi qui déchargeait des produits alimentaires sur les quais d'Oslo. Un Norvégien n'arriva plus à se contenir :

— Arrêtez l'appareil ! cria-t-il. Hé là, opérateur ! Vous êtes en train de tourner le film à l'envers !...

(English Digest)

Le Japon

CONTRE LE CHRISTIANISME

On sait que les Japonais appartiennent à deux religions principales : le bouddhisme et le shintoïsme, ou culte des ancêtres. Le christianisme, l'islamisme et le judaïsme n'ont parmi les Nippons que peu d'adhérents. En fait, bien que la Constitution japonaise proclame la liberté des cultes, le gouvernement et le peuple sont loin de tolérer les religions qu'ils appellent « étrangères ».

Des nouvelles parvenues dernièrement à Londres dévoilent que les Japonais ont fait de leur intolérance religieuse un article d'exportation et que les missionnaires catholiques de la partie de la Chine occupée par les Japonais ont été l'objet d'atrocités inouïes. C'est qu'en réalité, le gouvernement japonais a une politique tracée, en matière de religion, qu'il applique systématiquement, avec des procédés plus ou moins avoués, non seulement au Japon, mais aussi dans les pays voisins occupés ou annexés. Le christianisme est la religion « étrangère » que les Japonais combattent le plus.

C'est en 1549 que saint François-Xavier arriva à Kagoshima, au Japon, pour y prêcher le christianisme. Les missions catholiques de l'Eglise de Rome s'efforcèrent de convertir les Japonais jusqu'en 1638, date à laquelle le gouvernement nippon, ou, plus précisément, le Mikado, expulsa les missions. Ces dernières avaient réussi, dit-on, à convertir près de 200.000 Japonais, parmi lesquels des personnages importants. En 1637, les chrétiens se révoltèrent, par suite des exactions du gouvernement. Ces événements sont connus sous le nom de révolte de Shimabara. Celle-ci fut réprimée en janvier 1638 et des mesures d'une extrême sévérité furent prises, déracinant entièrement toute trace apparente du christianisme au Japon, pour une période de deux siècles.

C'est seulement en 1859 qu'un groupe de missionnaires américains fut autorisé à débarquer et à s'établir dans le pays. Il y eut par la suite des missionnaires catholiques, orthodoxes et enfin des prédicateurs musulmans. En 1889, la Constitution japonaise reconnut la liberté de conscience et de culte. Mais cette reconnaissance ne fut jamais appliquée d'une façon réelle. En effet, le gouvernement japonais ne cessa de persécuter les missionnaires et les établissements religieux, leur rendant la vie intenable au Japon. Pendant ces dernières années, des atrocités sans nombre furent commises. Des missionnaires furent emprisonnés, maltraités, assassinés, torturés, défigurés. D'autres ont disparu. Les Japonais, en guerre maintenant avec la Grande-Bretagne et l'Amérique, saisissent l'occasion pour se débarrasser une fois pour toutes des chrétiens et de leurs missions. Ils ont déclaré, l'année dernière, la religion musulmane comme étant incompatible avec les traditions japonaises. Quant à la religion juive, elle est mise à l'index, au Japon, depuis longtemps. La religion chrétienne était la seule religion « étrangère » que le gouvernement du Mikado prétendait tolérer et admettre officiellement. Ce n'était qu'une feinte et une tromperie. Dans le domaine religieux comme dans le domaine politique, militaire et impérialiste, le Japon a jeté le masque. Il ne tolère que ce qui est essentiellement japonais.

Pour lutter

CONTRE LES RUMEURS

— C'est moi qui paye, annonça quelqu'un dans un café de Boston. Je viens de recevoir la première lettre de mon fils, qui se trouve en Australie. Il a été nommé caporal.

— En Australie ? dit un étranger qui était accoudé au bar. Vous êtes bien bon de festoyer, mon pauvre ami. Ne savez-vous pas que des centaines de soldats américains qui furent envoyés dans ce continent ont dû être ramenés ici même à Boston ? Ils sont tous fous : mauvaise nourriture, terribles conditions d'existence. J'ai appris même qu'il n'y a pas de place pour eux dans les hôpitaux...

C'est ainsi que naquit une autre rumeur. Mais cette fois-ci elle ne couvrit pas un chemin bien long. Le barman rapporta immédiatement cette conversation à la « Clinique des Rumeurs ».

Quelques jours plus tard, la rumeur, accompagnée d'une mise au point, était publiée en première page du « Boston Herald ». La « Clinique des Rumeurs » se chargea de faire parvenir la mise au point aux quatre coins du pays, par le canal de tracts, de circulaires, de conférences publiques. Tout ce qu'avait raconté l'étranger était faux, ainsi que le prouva une enquête menée auprès des autorités militaires. Quarante-sept soldats avaient été hospitalisés dans la région de Boston pour y soigner des maladies mentales dont ils souffraient. Aucun d'eux ne venait d'Australie.

La « Clinique des Rumeurs » possède actuellement un personnel permanent, composé de journalistes, et une équipe de collaborateurs qui, volontairement, guettent les rumeurs pour son compte dans tous les centres habités des Etats-Unis.

L'âme de cette organisation est une jeune Irlandaise aux yeux bleus, qui s'appelle Frances Sweeney.

Miss Sweeney s'en alla voir un jour l'un des propriétaires du « Boston Herald » et lui fit part de ses projets. Bientôt, la « Clinique des Rumeurs » commença à fonctionner. Sa tâche consiste à relever les fausses nouvelles propagées de bouche en bouche, à les publier dans les colonnes du « Herald », à en donner la source première si possible, et à mettre les choses définitivement au point.

Un jour, le bruit se répandit dans tout Boston qu'un soldat américain, parlant à la radio australienne, avait déclaré : « Lorsque nous nous serons débarrassés des Allemands et des Japonais, nous rentrerons chez nous pour nous occuper des Juifs. »

Un employé d'une entreprise de publicité déclara que cette histoire lui avait été racontée par un collègue qui l'avait entendue directement à la radio. Miss Sweeney se mit en campagne. Le collègue dit qu'il n'avait pas écouté la radio, mais que c'était sa femme qui avait elle-même entendu la déclaration en question. L'épouse admit avoir appris la chose de sa mère. A son tour, la mère dit à Miss Sweeney qu'elle tenait l'écho de son boucher, qui était d'origine allemande.

Une autre fois, un individu malintentionné répandit la rumeur que les bateaux de pêche italiens partaient surchargés et revenaient vides. Nul doute que ces embarcations allaient ravitailler les sous-marins ennemis, au large.

Le gouvernement informa Miss Sweeney que tous les permis de pêche des sujets ennemis avaient été annulés à la déclaration de la guerre. De plus, les bateaux de pêche étaient soumis à une surveillance étroite, tant à leur sortie qu'à leur rentrée au port.

Naturellement les thèmes favoris de la radio allemande trouvent souvent des échos auprès des colporteurs de rumeurs. Mais la « Clinique des Rumeurs » veille désormais, et elle ne laisse plus passer un seul canard.



UN JOURNALISTE RUSSE VISITE LE FRONT SOVIÉTIQUE

Le célèbre reporter et écrivain russe, Ilya Ehrenburg, a récemment visité les premières lignes du front soviétique. Le voici en conversation avec quelques soldats de l'armée rouge, ce qui vaudra probablement à ses lecteurs un de ses reportages sensationnels si appréciés.

GUERRE SOUTERRAINE *en France*

Presse clandestine, sabotage invisible, terrorisme, telles sont les activités des groupements secrets des patriotes de France

Au printemps de 1942, Pierre Durand débarquait aux Etats-Unis. Son nom n'était pas précisément destiné à faire converger l'attention sur lui. Pourtant, la visite de Pierre Durand souleva un grand intérêt dans plusieurs milieux. Car cet homme, cachant sous un pseudonyme l'un des plus grands noms de l'aristocratie française, était un témoignage vivant du vaste mouvement de résistance secrète en France.

Durand eut de longs entretiens avec les dirigeants de la France Combattante en Amérique, ainsi qu'avec certains personnages officiels du gouvernement des Etats-Unis. Avant la guerre, il avait connu en France un journaliste américain, Richard de Rochemont. Les deux hommes se rencontrèrent, et c'est ainsi que le magazine « Life » fut en mesure de publier le récit sensationnel que nous reproduisons.

A l'heure actuelle, Pierre Durand est rentré en France, où il a repris la direction de son groupe de résistance secrète, composé de plus de 4.000 membres actifs et de centaines de milliers de sympathisants. Il est le rédacteur en chef d'un journal clandestin qui tire à plus de 50.000 exemplaires, et qui est lu par environ un demi-million de Français. Bien qu'il ne puisse pas se montrer en public, car les Allemands ont mis sa tête à prix, Durand peut frapper aux portes de plus de mille maisons : il y trouvera aide, secours, gîte et protection. Ses agents sont placés partout, même auprès des membres du gouvernement de Vichy, ou dans les bureaux des « collaborationnistes » les plus importants. Ainsi Pierre Durand put révéler que le raid de la R.A.F. contre les usines Renault eut lieu vingt-quatre heures après une petite cérémonie émouvante : M. Louis Renault avait réuni quelques amis, Allemands et collaborationnistes, autour d'un buffet, pour célébrer la sortie de ses usines du millième tank destiné aux « panzer-divisionen » nazies. Un agent de Durand assistait à la fête.

Chacune des nombreuses organisations secrètes existant en France tient à jour une liste de « traîtres, de bourreaux » qui devront être châtiés après la libération. Dans ces listes figurent des politiciens, des industriels, des hommes d'affaires, des acteurs, des journalistes, ainsi que des fonctionnaires, supérieurs ou subalternes, lesquels se sont rendus coupables d'avoir transgressé toutes les lois de l'humanité et de la décence. Le jour du règlement des comptes, c'est par milliers que les coupables défileront devant le tribunal du peuple français.

Pierre Durand m'a fait un récit détaillé de la nature de ses activités secrètes en France.

— Mon travail, me dit-il, consiste, au moyen de voyages continuels d'une ville à l'autre, à apporter un encouragement aux hommes et aux femmes qui sont avec nous, les aider à organiser leurs activités, assurer un déplacement constant de notre matériel d'imprimerie, recueillir des fonds, recruter des agents parmi les fonctionnaires capables de nous fournir des renseignements sur les Allemands ou sur ceux de Vichy, et surtout organiser ce que nous appelons « le sabotage invisible ».

— Sabotage invisible ? demandai-je étonné.

— C'est une spécialité de notre groupe, répondit Pierre. Il n'est pas aussi spectaculaire qu'une bombe jetée au bon endroit, une rafale de balles qui règle son compte à quelque traître, mais parfois il donne des résultats encore meilleurs. Il présente le grand avantage de ne laisser aucun indice permettant à l'ennemi d'en démasquer les auteurs : nous ne voulons pas que nos amis sacrifient leurs vies ou le peu de liberté qui leur reste pour accomplir une tâche qui peut être menée à bonne fin avec un minimum de risques.

LE SABOTAGE INVISIBLE

« Je vais vous donner un exemple : dans une usine de Saint-Etienne, on fabrique des machines à ensemencer destinées aux régions conquises de l'Ukraine. Un de nos hommes, affecté à l'établissement, nous fait parvenir ce renseignement. Immédiatement je vais le voir. Je me fais passer pour un notaire de la région des Alpes-Maritimes, venu pour régler certains détails relatifs à une succession. Voyez-vous, la « Police d'Etat » surveille très étroitement les ouvriers des grandes usines. J'ai donc une excuse valable pour passer quelques jours dans la maison de mon ami.

« Après avoir interrogé plusieurs ouvriers, voici ce que j'apprends : ces machines fonctionnent à l'aide d'un mécanisme très délicat, qui assure une distribution régulière des graines dans le terrain à défricher.

« Nous nous arrangeons pour faire parvenir au directeur de l'usine un télégramme signé par les Allemands de l'Hôtel Majestic, qui ont passé la commande, demandant que les parties délicates du mécanisme soient empaquetées dans des boîtes à part et chargées dans un wagon spécial.

« Ensuite, je traverse la ligne de démarcation et m'en vais voir un de nos hommes, qui travaille dans une importante gare de jonction. Au moment où le convoi arrive, le wagon contenant les mécanismes délicats est détaché du train parce que l'un de « ses axes chauffe ». Il est transporté sur un rail mort, afin d'être réparé. Une heure plus tard, le wagon est rattaché au convoi. Il porte les mêmes marques, les mêmes numéros, mais son chargement n'est plus le même : il contient des poteries qui étaient destinées à l'Espagne. Et c'est ainsi que les Allemands recevront des machines à ensemencer qu'ils devront faire fonctionner avec des jarres et des pots, pendant que le wagon transportant les mécanismes se trouve quelque part en Andalousie. Il va sans dire qu'à la frontière espagnole, un autre de nos hommes a assuré le passage, sans encombre, du wagon en question.

« C'est ce que nous appelons le sabotage invisible. Les Allemands auront beau faire des enquêtes, jamais ils ne pourront mettre la main sur un seul « coupable ».

— Comment vous y prenez-vous pour traverser la ligne de démarcation ?

— Parfois, je passe clandestinement, aidé par quelque paysan, mais le plus souvent je suis en mesure d'exhiber un permis allemand, falsifié naturellement. Avec un délai raisonnable, notre organisation est en mesure de fabriquer toutes sortes de faux papiers, y compris des passeports, des certificats de naissance et des cartes d'identité de police. Parfois, nous parvenons à acheter des documents authentiques des Allemands eux-mêmes.

Durand me raconta qu'il avait traversé la frontière intérieure de la France sous le couvert de nombreuses identités. Il se fit passer tour à tour pour un prêtre roumain, un agent de police suisse qui allait chercher un criminel extradé, un avocat, et même pour un consul italien qui retournait à Milan.

Les organisations secrètes qui opèrent en France comportent actuellement au moins 50.000 citoyens qui se livrent à des actes de sabotage, de représailles ou de propagande anti-allemande et anti-vichyste, risquant ainsi leurs vies. On peut affirmer qu'au moins 20.000.000 de Français lisent régulièrement les publications nombreuses de la presse clandestine.



M. André Philipp, ex-professeur d'université à Lyon, fut un des promoteurs des mouvements souterrains en France contre l'armée d'occupation avant de rejoindre le général de Gaulle à Londres.



Le dos tourné à la caméra, Pierre Durand parle aux membres des Forces Françaises Combattantes à Washington.

LISTE NOIRE

Voici des noms de Français condamnés soit à mort, soit à être jugés après la libération de la France, pour collaboration avec l'ennemi.

MISTINGUETT, artiste de music-hall.
GEORGES CARPENTIER, ancien champion de boxe.
CORINNE LUCHAIRE, actrice et maîtresse d'Otto Abetz.
NICOLE BORDEAUX, actrice et également maîtresse d'Abetz.
RENE FONCK, as de l'aviation de l'autre guerre.
MARCEL PAGNOL, auteur et producteur de films.
JEAN LUCHAIRE, directeur des « Temps Nouveaux ».
MARCEL DEAT, éditeur de « L'Œuvre ».
LOUIS-FERDINAND CELINE, auteur du « Voyage au bout de la nuit ».
TITAYNA, journaliste.
HORACE DE CARBUCCIA, éditeur de « Gringoire ».
JEAN PROUVOST, propriétaire de « Paris-Soir ».
JACQUES CHARDONNE, écrivain et éditeur.
BERNARD FAY, historien.
GASTON BERGERY, ancien ambassadeur de Vichy à Moscou.
RENE BASCHET, éditeur de « L'Illustration ».
ANDRE DERAIN, peintre.
MARQUIS MELCHIOR DE POLIGNAC, marchand de champagne.
HENRI-PHILIPPE PETAIN, chef de l'Etat français.
PIERRE LAVAL, chef du gouvernement.
JACQUES DORIOT, chef du parti populaire pro-nazi.
YVES LE BOUTILLIER, ancien ministre des Finances.
GENERAL HENRI DENTZ, ex-commandant des forces de Vichy en Syrie.
RENE DE CHAMBRUN, gendre de Laval.
FERNAND DE BRINON, ex-ambassadeur de Vichy à Paris.
PIERRE PUCHEU, ancien ministre de l'Intérieur.
PAUL BAUDOIN, banquier et homme politique.
XAVIER VALLAT, Haut-Commissaire pour les questions juives.
CHEYNEAU DE LEYRITZ, préfet de Toulouse.
Dr BERNARD MENETREL, secrétaire privé de Pétain.
PAUL MARION, secrétaire à l'Information.
JOSEPH BARTHELEMY, ministre de la Justice.
RODELEC DE PORZIC, chef de la police de Marseille.
SACHA GUITRY, acteur et auteur dramatique.
MAURICE CHEVALIER, artiste de music-hall.

JOURNAUX CLANDESTINS

Aujourd'hui, la propagande est plus importante, pour les organisations secrètes, que les actes de sabotage et de terrorisme, car ces groupes de résistance ont besoin de recrues, de fonds et d'informations. Nombreux sont les journaux clandestins qui circulent en France : *Libération, Combat, Le Franc-Tireur, L'Humanité*, organe du parti communiste, sont publiés avec régularité, tantôt imprimés, tantôt sous forme de feuilles polycopiées. Le tirage total de cette presse illégale peut être estimé à 200.000 exemplaires. Parfois, la police ou la Gestapo parviennent à confisquer des éditions entières. Deux jours plus tard, des copies du numéro saisi sont distribuées.

Après chaque édition, les formes sont démontées rapidement, les plaques d'impression fondues, et l'atelier qui a servi de presse reprend en un clin d'œil son aspect habituel, la plupart du temps celui d'une maison d'éditions approuvée par les Allemands, ou d'une imprimerie débitant des affiches et des tracts commandés par Vichy. Un journal clandestin fut imprimé pendant plusieurs semaines sur les mêmes presses qui fournissaient les menus à un grand hôtel entièrement occupé par les Allemands.

Mais le plus grand exploit des journalistes clandestins fut celui d'avoir lancé un journal publié en allemand, destiné aux membres des forces d'occupation, intitulé : « Unter Uns » (Entre nous). En mars dernier, la Gestapo parvint à mettre la main sur les deux patriotes qui publiaient cette feuille. Ils furent immédiatement fusillés.

L'influence exercée sur toute la population française par les journaux clandestins est énorme. C'est à la presse illégale que Laval doit en grande partie son échec lors de sa campagne de recrutement d'ouvriers pour l'Allemagne.

Les organisations secrètes ont mis sur pied des groupes spéciaux dont la mission est de grouper des militants pour prendre part à des manifestations publiques contre le gouvernement. Ces démonstrations vont de la « marche de la faim » entreprise par des ménagères qui ne trouvent pas les rations auxquelles elles ont droit d'après leurs cartes, jusqu'aux grèves dans les usines, pour protester contre l'augmentation, au delà de toute limite, du coût de la vie. A chaque anniversaire d'une fête de la IIIe République, malgré les édits sévères, les Français organisent des cortèges, s'en vont fleurir les monuments ou bien les endroits où sont tombés des aviateurs britanniques. Le 1er mai, à Lyon, 50.000 personnes ont fait des démonstrations devant une usine qui produit actuellement des parachutes pour les Allemands.

TERRORISME

Des « troupes de choc » se chargent d'aller périodiquement ravager certains centres de propagande ennemis, comme par exemple le siège de recrutement de la Légion anti-bolchevique, celui du parti populaire de Jacques Doriot, de la ligue antisémite et antimaçonnique, et plusieurs entreprises industrielles travaillant pour l'ennemi.

Dans la nuit, ou à l'aube d'un dimanche tranquille, les troupiers de choc prennent d'assaut ces centres, démolissent le mobilier, défoncent portes et fenêtres, et s'en vont après avoir ta-



QUELQUES JOURNAUX FRANÇAIS CLANDESTINS

combat

Dans la guerre comme dans la paix le dernier mot est à ceux qui ne se rendent jamais. Clemenceau

DOCTRINE

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE OU GOUVERNEMENT

L'UNIVERSITÉ LIBRE

Quel fut le regret unanime des Français au lendemain du geste de Paul Colette ?

Jamais les Français ne courberont la tête devant les barbares. Contre la terreur sanglante instaurée par l'ennemi et ses laquais ; Pour la libération de la France : UNION DE TOUS LES PATRIOTES !

Morts pour la France

Partout, les intellectuels français forment le Front National

MM. von Stülpnagel et Pucheu préparent de nouveaux crimes

LA VOIX DE PARIS

Paris-Ville

Janvier 1941

N° 2

ÉDITÉ PAR LA RÉGION PARIS-VILLE DU PARTI COMMUNISTE FRANÇAIS

L'ordre nouveau

LE FRANC-TIREUR

AVRIL 1942.

Bi-Mensuel dans la mesure du possible et par la grâce de la police de Pierre Laval

DEBOUT... LA FRANCE

VIVENT LES ETATS-UNIS

LE COQ ENCHAINE !...

est là pour libérer la France

DEUX ALTERNATIVES

BIENTOT L'HEURE... R...

Le Père Duchesne

151 ANNÉE

AVRIL 1942

Haine aux tyrans, la Liberté ou la Mort

Douleur et Fureur !

Le Père Duchesne à ses confrères

... pisse les ... d'affiche de propagande gaulliste.

Les groupements terroristes des organisations secrètes ne doivent prendre part à aucune activité de propagande, et en aucune occasion leurs chefs ne les autorisent à faire étalage de sentiments gaullistes ou anti-vichystes. Chaque fois qu'ils le peuvent, ils doivent se faire passer pour d'ardents partisans de la collaboration, ou pour des défaitistes. Souvent, ils s'engagent dans la « Légion des Combattants » créée par Vichy, dont certains membres ont le droit de porter des armes.

Travaillant à la faveur du black-out, ils tendent des pièges aux officiers allemands, lancent des bombes, démolissent des voies de chemin de fer, détruisent des câbles téléphoniques ou télégraphiques, détournent le courrier postal. Ils parviennent à camoufler leur identité tellement bien, me raconta Durand, qu'à deux reprises, des organisations terroristes furent sur le point de régler le sort d'individus passant pour des collaborationnistes, qui, en fait, faisaient partie d'un autre groupe de sabotage.

Lorsqu'ils sont pris, les membres de ces groupements sont placés sans jugement devant un peloton d'exécution. Ce sont là les véritables Soldats Inconnus de la France Combattante en 1942.

LA NATION LES SOUTIENT

Les mouvements clandestins sont soutenus, m'a dit Pierre Durand, par les classes principales de la société française : la classe ... et la classe moyenne, les étudiants, les professeurs, les ouvriers et une grande majorité des paysans. Les groupes les plus combattifs ... en Lorraine, en Alsace, en Picardie, dans le département du Pas-de-Calais. Dans les régions côtières, règne continuellement une grande agitation. Cela est dû probablement au fait que les populations de ces localités ont la possibilité de voir la R.A.F. à l'œuvre. A Paris, chaque fois que les bombardiers britanniques arrivent, ce sont des manifestations de joie de la part des habitants de la capitale.

Le clergé mineur, et particulièrement les membres de l'ordre des Dominicains, a pris nettement position contre la collaboration. Naturellement, les prêtres doivent faire preuve de prudence dans l'extériorisation de leurs sentiments. Néanmoins, les catholiques de France possèdent aujourd'hui leur propre journal clandestin, « Témoignages Chrétiens ».

Quoique désavantagés par les nombreuses lois raciales qui les ont privés d'un grand nombre de libertés, les Juifs de France jouent un rôle courageux et actif dans le mouvement de résistance. Il existe des collaborationnistes juifs, comme en Allemagne on compte des nazis juifs. Mais la grande majorité des Juifs soutiennent à fond les organisations secrètes. Nombreux sont les jeunes gens et jeunes filles d'origine israélite qui se sont enrôlés dans les rangs des terroristes : ils comptent plusieurs assassinats à leur actif et travaillent sans se soucier des risques qu'ils courent. Pourtant, pour un Juif qui se fait prendre, il n'y a ni procès ni miséricorde.

Je demande à Durand ce qu'il faut retenir de l'expression désormais habituelle, lorsqu'il s'agit d'annoncer une exécution d'otages : « Juifs et Communistes ».

— Vous savez que les Allemands demandent aux fonctionnaires français de désigner les otages à fusiller. Ces fonctionnaires, collaborateurs à toute épreuve, sont le plus souvent des réactionnaires, imbus d'antisémitisme héréditaire. Ils se font un devoir de désigner tous les noms juifs qui se trouvent sur leurs listes. En ce qui concerne les communistes, ces fonctionnaires ont trouvé un moyen commode pour soulager leurs basses consciences : ils appliquent l'étiquette « communiste » à n'importe quel Français qui leur a déplu. Un communiste, pour ces messieurs, est « un homme appartenant à la classe intellectuelle ou ouvrière, qui a eu le malheur de déplaire à un fonctionnaire collaborationniste ».

— Mais les communistes ne sont pas inactifs en France ? Leurs cellules doivent travailler à plein rendement.

— Oui, me répond Pierre Durand, mais nous ne collaborons pas ensemble. Je puis cependant vous dire qu'ils font du beau travail. Ils ne viennent pas nous mettre au courant de leurs exploits. Mais toutes les fois qu'un « coup » est fait, d'une façon organisée, les auteurs sont ou bien un nouveau groupement secret, ou bien des communistes. Dans le premier cas, nous sommes mis au courant ; dans le second, pas.

CONTACTS AVEC L'EXTÉRIEUR

Je demande à Durand quels sont les rapports qui existent entre les organisations secrètes et le général de Gaulle.

— Depuis l'année où vous vous trouviez en France, me dit-il, le général de Gaulle a gagné de plus en plus d'adeptes. C'est le seul chef possible d'une France qui combat : il n'a jamais réclamé d'autres droits ou une autre autorité. Il y a seulement quelques mois que nos organisations ont donné leur adhésion au général de Gaulle. Il ne nous l'a jamais demandée. Ce sont nos membres qui l'ont exigé, ainsi que tous les travailleurs de France. Alors nous demandâmes à de Gaulle de nous faire parvenir ses vues politiques : elles furent jugées absolument conformes aux nôtres, et à partir de cet instant, notre union a été totale.

Je pose une dernière question à Durand :

— Dans quelle mesure les Nations Unies pourraient-elles compter sur une possibilité de révolte en Europe occupée ?

Il me répond qu'à l'heure actuelle, il ne faut pas surestimer ces possibilités. « N'oubliez pas que nos militants représentent un pourcentage réduit de la population de France. Il en est de même dans les autres pays occupés. Lorsque les Nations Unies remportent un succès, le nombre de militants augmente. Lorsque Hitler marque un point, les hésitants rentrent dans leur coquille. Si toutes nos organisations ordonnaient demain une révolte générale, nous pourrions tenir les rues de nos villes principales pendant un temps allant de deux jours à deux semaines. Cela dépend des possibilités pour les Allemands d'amener sur place leurs tanks et leurs avions. Mais sans chars s'assaut et sans aviation pour maintenir les têtes de pont qui vous permettraient de débarquer, nous irions à l'encontre d'un échec certain. Par contre, si vous parvenez à faire débarquer une force suffisante, nous nous faisons fort de vous fournir dix hommes pour chaque fusil dont vous pourrez disposer : des hommes qui savent se battre, qui savent haïr, et qui savent tuer. »



Réveillon de Noël au front. Les servants d'une batterie de D.C.A. assemblés autour de leur canon entonnent des cantiques en plein désert, à l'ombre des bouches à feu de leurs pièces d'artillerie.

NOEL AU DESERT

Le récit de ce Noël 1941 passé en plein désert libyen a été tiré d'un livre intitulé « Libyan Log » (Livre de bord libyen), écrit par un officier de la Royal Air Force qui cache son nom sous les initiales E.G.O.

Dans sa préface, l'auteur explique quelle est la nature véritable de son ouvrage :

« J'ai essayé de relater, telle que je l'ai vue, la vie des pilotes de combat dans le désert occidental. Peu de gens connaissent la signification exacte de l'expression « être là-haut, dans le bleu ».

« Ce livre n'est pas un journal. Il ne fait que décrire les pilotes du désert, leurs combats, leur travail, leurs joies et leurs peines. Je n'ai mentionné aucun nom : pas même celui des héros. Ceux qui sont encore vivants se reconnaîtront. Ce sont des hommes sans nom qui sont en train de gagner cette guerre : sur terre, sur mer et dans les airs. »

•

Il nous fallut trois jours pour atteindre notre nouvelle destination. Nous arrivâmes là dans l'après-midi du jour de Noël.

Nous pensions — du moins moi je pensais — connaître le désert à la perfection. Mais cette étendue infinie de sable et de pierres nous réserve chaque jour une nouvelle surprise. Au second jour de ce dernier voyage, nous pûmes contempler un coucher de soleil inoubliable. L'astre se confondait avec l'horizon, traînant à sa suite un grand sillon écarlate, et finalement la boule de feu disparut derrière la terre avec son cortège de lumière, pendant que les sables épousaient les premiers reflets bleuâtres de la nuit.

Il n'était pas question d'établir des campements pendant nos déplacements. Nous couchions à même le sol, et seule une couverture nous séparait des aspérités de la terre. Quant aux repas, ils étaient apprêtés et consommés de la façon la plus expéditive. Petit déjeuner ? Du thé, des biscuits dont la dureté défiait les mâchoires les plus solides, une saucisse, parfois deux, au gré de l'abondance des rations. Déjeuner : nous ouvrions une boîte de conserve et tout était dit.

Le dîner était plus consistant : de la viande en ragoût. Ensuite, vivement au dodo, car nous tombions littéralement de sommeil et de fatigue.

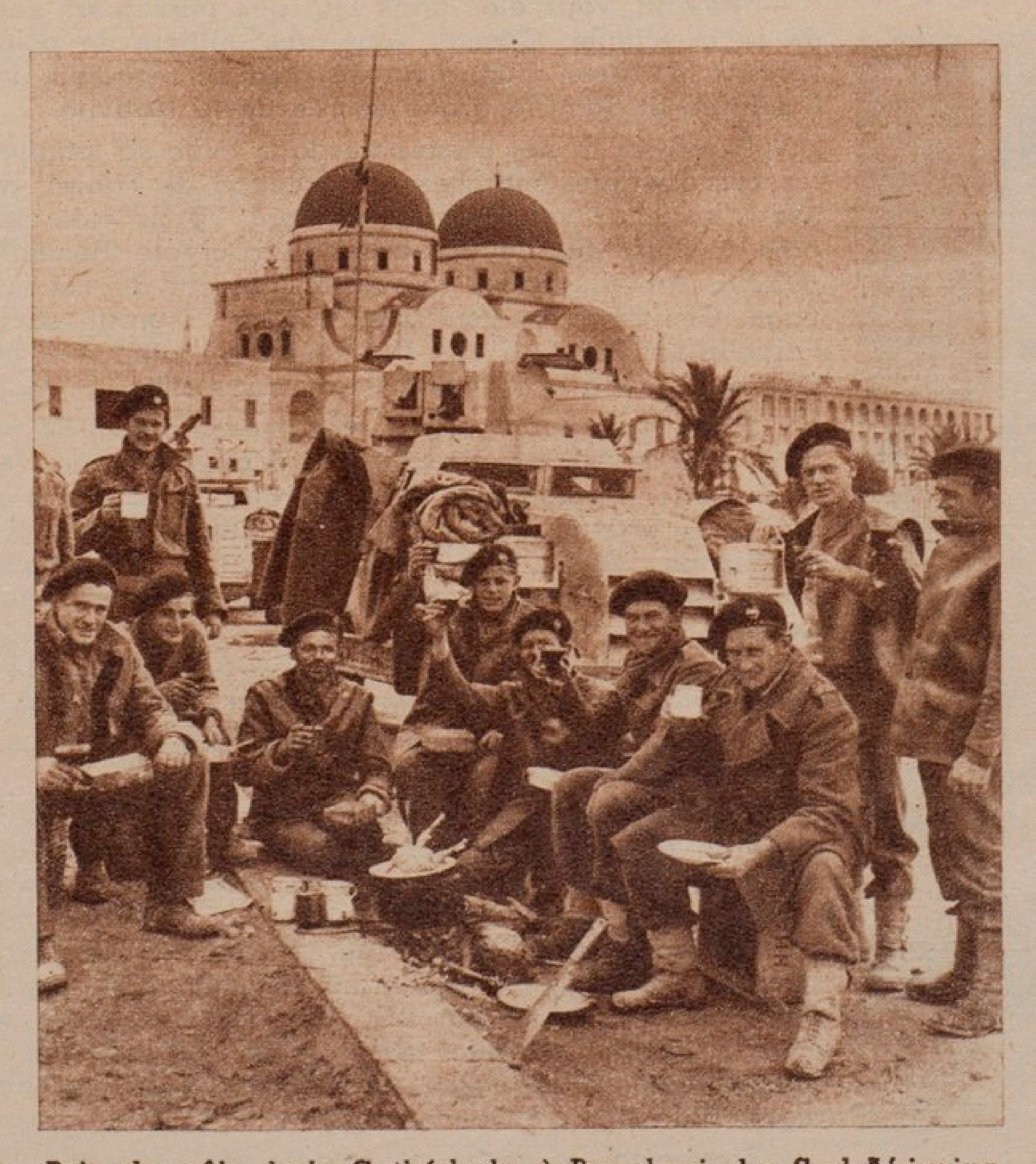
VEILLE DE NOËL

Pendant les deux premiers jours du voyage, nous traversâmes un paysage rocailleux défiant toute description. Nous étions heureux lorsque nos véhicules parvenaient à maintenir une moyenne horaire de deux ou trois kilomètres. Plus tard, la Providence nous fit la grâce de nous permettre d'aborder un terrain plus civilisé, et nous pûmes rattraper le temps perdu. Mais cela n'empêcha pas un des véhicules de notre colonne de sauter sur une mine. Heureusement, le conducteur s'en tira indemne. Nous dûmes néanmoins faire tout un détour pour contourner la zone dangereuse.

Rien de plus facile que de se perdre dans le désert. L'horizon est d'une uniformité exaspérante : les points de repère sont rares, sinon inexistants. Il faut voyager à la boussole. Parfois, on se dirige en se basant sur un point noir, visible dans le lointain. Après un certain temps, on s'aperçoit qu'on n'a fait aucun progrès. Alors on se rend compte que ce que l'on avait pris pour point de repère était un véhicule en mouvement.

Veille de Noël : nous sommes en plein désert, dans un campement des plus rudimentaires, à l'avant de la base aérienne qui doit couvrir toute la région.

Après dîner, nous grimpons dans le camion du commandant — il est absent — pour boire un verre. Et, soudain, nous commençons à nous amuser. Le stock de boissons que le barman avait jalousement gardé pour cette circonstance est entamé avec entrain. Quelqu'un commence à chanter, nous reprenons en chœur, et bientôt le désert retentit au loin de nos mélodies. Chansons du pays, d'Angleterre, d'Ecosse, des Dominions, chansons tour à tour gaies, sentimentales. Il est minuit passé lorsque nous allons nous coucher.



Près du môle de la Cathédrale, à Benghazi, des Sud-Africains dégustent avec un plaisir évident leur repas de Noël...

« Heureux Noël ! » Le souhait sonne comme une raillerie, ici en plein désert.

Petit déjeuner comme à l'ordinaire, et ensuite en route. Un véhicule s'approche de notre colonne, s'arrête, reprend sa marche en hésitant. C'est une auto blindée britannique. Dans l'après-midi, un Hurricane nous survole à basse altitude. Le pilote nous adresse un salut des ailes qu'il balance. Le but est proche.

Le dîner de Noël est un peu plus consistant. Exceptionnellement l'on nous permet de dresser des tentes : l'une pour les officiers et l'autre pour les hommes. C'est la première fois, depuis des mois, que nous mangeons sous un toit.

Le dîner dure longtemps. Il est succulent. Notre cuisinier a égorgé pour la circonstance quatre canards que nous avions attrapés à Gazala. Il en fait du hachis, qu'il arrange avec les saucisses et quelques légumes de provenance italienne. Des biscuits réduits en poudre ont permis de confectionner un pudding.

Notre radio nous fait entendre les différents « speeches » de Noël : le roi nous envoie son salut. L'Air Chief-Marshal Sir Arthur Tedder parle de notre suprématie aérienne dans le désert : un bourdonnement dans le ciel, au-dessus de nos têtes, nous confirme la véracité de l'affirmation de notre chef.

Quelques-uns d'entre nous sont allés rendre visite à une escadrille campée à quelque distance. Les gars sont dans la désolation. Ils avaient commandé un cochon pour la circonstance. Malheureusement, la pièce de viande avait voyagé si longtemps que, lorsqu'elle leur parvint finalement, elle avait tourné au vert.

Ils l'ont enterrée avec l'inscription suivante, marquant l'emplacement : « Ci-gît le dîner de Noël de l'Escadrille N°... — Il est mort prématurément. 1941 »...

Nous apprenons que Benghazi est entre nos mains depuis la veille. Nous décidons de nous rendre jusqu'à cette ville.

NOËL A BENGHAZI

En route ! Après avoir été rudement cahotés sur toutes sortes de pistes, nous atteignons finalement la grand'route. Nous commençons à apercevoir des pâturages, des vaches, des prés verdoyants, des arbres. Un véritable régal pour nos yeux sursaturés de la couleur ocre du sable du désert. Nous approchons de la ville. Dans les aérodromes de Guarscia, de Benina et de Berca, plus de deux cents carcasses d'avions ennemis ont été abandonnées. Quelques appareils néanmoins semblent encore intacts.

Avec l'effronterie des conquérants, nous prenons possession d'une maisonnette dont nous occupons le rez-de-chaussée. Nous faisons rapidement l'inventaire du mobilier : des armoires, des lits véritables ! Mais nous avons faim. Les rations sont ouvertes : saucisses, une boîte de bacon. Un prêtre italien, qui habite quelque part dans l'immeuble, vient nous offrir de troquer quelques-unes de nos boîtes de conserves contre deux ou trois quignons de pain frais. Nous avons aussi des œufs.

Finalement, un véritable « dîner ». Le prêtre revient. Nous l'invitons à boire un verre de whisky, et il nous convie à une soirée musicale. J'objecte que je ne possède pas de violon. Un violon ? Très simple. Il m'invite à l'accompagner, et dans une chambre de la bâtisse, nous trouvons l'instrument.

Nous allons rejoindre la compagnie : deux autres prêtres, quelques vieilles femmes italiennes, une famille arménienne. Une petite fille de huit ans pianote. A mon tour je joue « O sole mio... », la seule chanson italienne dont je me souvienne. Le prêtre met en marche un vieux gramophone qui nous inonde de grands airs d'opéra. Wagner, Puccini, il y en a pour tous les goûts. Nous buvons une affreuse liqueur qu'ils appellent « Elixir chinois ».

J'engage la conversation avec mon brave prêtre, et lui demande où je peux trouver du Chianti. Il m'indique de bonne grâce l'emplacement des réserves de vivres des Italiens. Les Allemands ont en grande partie détruit les leurs...

Finalement, nous pouvons passer une nuit sur des lits véritables, avec des ressorts véritables. Comme nous allons bien dormir ! Ouais ! nous avons fait nos comptes sans les moustiques. Jusqu'au matin, nous devons supporter les évolutions, les vols en rase-mottes, les piqués fous de ces maudites bestioles. Ce sont des visages ravagés, des yeux bouffis de sommeil que nous avons, le jour suivant, en nous attablant devant notre petit déjeuner.

Avant de repartir pour notre camp, nous chargeons notre camion de Chianti et de conserves. J'emporte 132 œufs, jetés pêle-mêle dans un panier.

Les copains nous accueillent comme des Césars triomphateurs. Les œufs ont surmonté l'épreuve, à l'exception de trois qui se sont cassés.

Ce soir-là, rassasiés à souhait, nous nous étendons sur nos lits rudimentaires, soulagés du moins à l'idée que nous n'aurons pas à soutenir l'assaut des moustiques.

Et le voyage reprend dès le lendemain...

RÉVEILLON DE FIN D'ANNÉE

L'année est sur le point d'expirer. Nous passons un réveillon de fin d'année sans histoire. Le lendemain, la première aube de 1942 se lève claire et glaciale. C'est ce jour-là que les terribles Kittyhawks ont fait leur première apparition dans le désert. Un premier tableau de chasse sensationnel : six avions ennemis descendus, deux propables et six endommagés. Le tout sans perte de la part des nôtres. L'escadrille avait attaqué quelques Stukas du côté d'Agedobia. La chasse ennemie avait refusé le combat. Joli début pour 1942.

Pendant toute la journée nous n'avons pas quitté le camp. Un « magasin ambulant » est arrivé. Un camion transportant toutes sortes d'articles d'usage courant. Il est vidé en quelques minutes. Pour nous, le plaisir d'acheter est plus fort que le besoin. C'est pour cette raison que nous nous rendons acquéreurs d'un tas de choses inutiles.

L'on nous rapporte qu'un autre camion de la N.A.A.F.I. a quitté Tobrouk chargé de mille et une bonnes choses à notre intention. Mais le véhicule est arrivé presque vide à destination. Beaucoup de « clients » l'ont arrêté en route, et nous devons nous contenter des restes.

Mais nous ne nous faisons pas trop de mauvais sang. Nous vivons dans un véritable confort. Le « Padre » de l'escadrille est arrivé, porteur d'un immense fromage : du parmesan. Comme nous nous installons ici, on nous permet de faire venir quelque mobilier. Notre cuisinier s'en va acheter pour notre compte quelques moutons. Un ancien employé des abattoirs se charge de les dépecer. Mais les bêtes sont maigres, très maigres.



La crypte vue de son entrée septentrionale. On distingue au fond la crèche.



A la place marquée par la grande étoile d'argent, l'Enfant Jésus vit le jour.



Les Rév. Pè

La chorale de Bethléem répète sous la direction du Rév. P. Cassis.

L'entrée de la Basilique de la Nativité à Bethléem.

Le Sanctuaire de
à Be

« Comme Joseph n'avait pas où loger dans ce « village, il s'installa dans une grotte toute voisine « de Bethléem, et c'est tandis qu'ils étaient là, que « Marie enfanta le Christ et le plaça dans une « mangeoire ; à leur arrivée, les mages d'Arabie « l'y trouvèrent... »

Saint Justin — Dial 78, § 5

« Si l'aspect général de Jérusalem, écrit M. Victor Guérin, et les souvenirs que cette ville rappelle éveillent dans l'âme une grave et solennelle émotion, pleine de grandeur, mais en même temps pleine de tristesse, le pèlerin éprouve des sentiments différents à la vue de Bethléem. Je ne sais quelle sereine et douce gaîté plane au-dessus de cette gracieuse bourgade qui, au lieu d'avoir, comme la Cité sainte, à pleurer sur la mort et sur le tombeau d'un Dieu, renferme et montre encore avec une religieuse allégresse le lieu de sa naissance et l'emplacement de son berceau. »

Le guide vous mène à l'extrémité orientale du village, vers une forteresse aux lignes irrégulières. Trois clochers y sont enfermés. Une croix est plantée au sommet du mur massif qui en constitue la façade principale. Le visiteur doit se baisser pour pénétrer par la petite porte d'entrée. Lorsqu'il se relève, il traverse un narthex étroit, puis ses yeux reconnaissent, dans la demi-obscurité, les colonnes d'une église. La voix du guide se fait entendre :

— Pèlerin, vous êtes dans l'un des principaux sanctuaires de la chrétienté. Comme vous, des milliers de pèlerins traversent les mers chaque année pour se recueillir dans cette Basilique et dans la grotte sacrée de la Nativité.

« Traversez la nef principale dans toute sa longueur. Montez ces quelques marches en direction de l'autel, puis tournez à gauche vers le transept nord. Vous êtes maintenant près de l'une des deux entrées de la crypte. Recueillez-vous, pèlerin, car vous allez atteindre l'objectif de votre long voyage. Ces marches vous mèneront à la grotte sacrée dans laquelle le Christ est né. Descendez en silence et que votre mémoire enregistre l'image qui va s'offrir à vous...

« Pliez le genou, pèlerin, vos pieds foulent le sol où, il y a une vingtaine de siècles, Marie enfanta le Christ. Dans cette anfractuosité de la grotte, à la place marquée par cette grande étoile d'argent, l'Enfant Jésus vit le jour. Autour de l'étoile brûlent, jour et nuit, 15 lampes dont 4 appartiennent aux Latins, 5 aux Arméniens et 6 aux Grecs.

« Dans cette autre anfractuosité se trouve la crèche. C'est là que la Vierge Marie étendit sur la paille le Nouveau-Né et que les bergers, avertis par les anges, vinrent adorer le Messie.

« Si vous relevez la tête, vous apercevrez de temps à autre le roc nu de la grotte, noirci par la fumée. Fermez les yeux et vous imaginerez ce que fut la caverne qui servit d'asile à la Sainte-Famille. Vous verrez également la mangeoire où l'Enfant-Dieu poussa ses premiers vagissements : un bassinet adhérant au sol par le fond et à la paroi de la caverne par un côté, dont les bords sont faits d'un mélange d'argile pétrie avec de la paille hachée. Saint Justinien dira plus tard : « ...La foi chrétienne est digne de cette crèche d'argile... »

« Traversons la grotte dans toute sa longueur, puis pénétrons dans le couloir creusé dans le roc ; il nous mènera à la chapelle souterraine de Saint Joseph. Ensuite, nous accédons à la crypte des Saints Innocents et aux grottes qui servent de tombeaux à Sainte Paule, à Sainte Eu chie et à Saint Jérôme.

« Retournons à la crypte sacrée et à la Basilique mura, ces colonnes, ces gravures ont vu des jou rieux et connu de sombres époques. Les uns sont â de dix-sept siècles, d'autres n'en ont que quinze, d'au encore ne remontent qu'au moyen âge ou même au X siècle. Pour vous, pèlerin, ils parleront... Comme de nérables patriarches, ils raconteront leur histoire...

L'AN 326 APRÈS JÉSUS-CHRIST...

Le triomphe de la Croix vient d'être assuré avec Cons tin.

Depuis deux siècles environ, les païens ont établi culte dans la grotte de la Nativité. Un bois d'ifs cons à Adonis a été planté tout autour et c'est là que païens de la colonie d'Aelia viennent chercher, aux jo marqués, les émotions violentes de leur culte.

Pendant ces deux siècles, les chrétiens ont réussi maintenir leur culte dans ce lieu sacré. A des jours di rents, les uns y fêtaient Adonis, les autres le Christ.

Constantin éloigne définitivement les païens et fait racher sans pitié le bois d'Adonis. Il conçoit le pr d'enrichir le sanctuaire d'édifices dignes de sa saint L'impératrice Hélène vient elle-même surveiller et acti les travaux.

Une basilique est bientôt construite au-dessus de grotte. « La très pieuse reine décore d'emblèmes a bles l'enfantement de la Mère de Dieu, faisant re la grotte sacrée qui se trouve là... » Sainte Hélè remplacer la crèche d'argile par une crèche d'argent.

531...

Deux siècles ont passé. Les Samaritains ont brûlé églises de Palestine et la Basilique de Bethléem a subi dommages.

Justinien conçoit le projet de la restaurer. Des considé tions d'ordre lithurgique autant que des visées artistiques dictent ce projet.

« Quand son envoyé eut achevé les travaux, il revient p du roi qui lui dit : « Décris-moi comment tu as construit glise de Bethléem. » Mais sa description ne le satisfait p Pris de colère, le roi lui déclare : « Tu as pris les fonds p les détourner à ton profit. Au lieu d'agrandir l'édifice, tu l diminué et l'église est obscure. Tu ne l'as point bâtie com je le désirais et tu ne m'a pas consulté. » Après quoi, il fit trancher la tête. »

En fait, les additions exécutées par Justinien à la Bas que lui font perdre l'élégance de sa ligne primitive. Mais faut reconnaître, par ailleurs, que c'est grâce à cette rest ration qu'elle pourra affronter les siècles à venir...



Pères Franciscains sonnent les célèbres cloches de Bethléem.

la Nativité
ethléem

614...

L'incursion des Perses.

Les sanctuaires de Jérusalem sont de nouveau dévastés et la Basilique de Bethléem semble destinée à partager leur sort.

Mais le sanctuaire est épargné. Il doit sa préservation à une circonstance étrange. Une mosaïque décorant le fronton de l'église ou la galerie supérieure de l'atrium représente l'adoration des mages sous une forme qui frappe les conquérants. Tandis que la Vierge, assise sur un trône, tient l'Enfant Jésus et que l'étoile brille au-dessus de sa tête, les mages s'approchent les mains tendues, vêtus du costume persan : bonnet phrygien sur la tête, tunique bouffante serrée à la taille par une ceinture ; par-dessus, manteau court, agrafé sur l'épaule gauche et dont les plis flottent en arrière. Ce costume, les envahisseurs persans le reconnaissent sans peine. N'est-ce pas sous ces dehors que leur dieu Mithra se présente un peu partout ? A lui seul, le bonnet phrygien n'avait-il pas à leurs yeux une signification mystique ? Un sanctuaire que protégeaient des symboles vénérés et le portrait de leurs prédécesseurs ne pouvaient être sans sacrilège livrés aux flammes. Aussi s'abstiennent-ils de porter sur la Basilique une main dévastatrice.

638...

Depuis quatre ans, de nouveaux conquérants se sont répandus dans les montagnes de Judée. Jérusalem vient de se rendre aux Arabes. Le calife Omar visite Bethléem et il fait sa prière dans l'abside méridionale de la Basilique qui se trouve précisément dans l'orientation de La Mecque. A cette nouvelle, les chrétiens tremblent. Est-ce la fin du monument ?

Mais le calife magnanime remet au patriarche Sophrone « un acte en bonne due forme, aux termes duquel les musulmans ne devaient venir prier dans cet endroit qu'un par un, sans s'y réunir en groupe pour la prière, sans y faire le « ezân » (appel du muezzin à la prière) et sans y changer quoi que ce soit ».

Une fois de plus, le sanctuaire est préservé...

1099...

L'église de la Nativité est encore debout, alors que la plupart des sanctuaires de Jérusalem tombent sous le pic des Arabes. Cette fois, le miracle est dû à la dévotion des musulmans, qui n'ont pas oublié la promesse d'Omar, et aussi à l'argent des chrétiens du pays qui paient de grosses rançons.

Mais les ressources des chrétiens s'épuisent et la Basilique est menacée. Va-t-elle suivre le sort général des édifices de la ville sainte ?

Les Croisés en marche sur Jérusalem ne le permettront pas. Aussi, les Bethléemitains se précipitent à leur rencontre.

Ayant atteint la troupe des Occidentaux à Emmaüs, ils supplient le duc Godefroy de leur octroyer un prompt secours.

Dans la demi-obscurité de la Basilique de Bethléem, les fidèles du village assistent à une cérémonie religieuse.

Prêtant à leur prière une oreille favorable, le duc se hâte de diriger sur Bethléem une troupe de cent chevaliers d'élite, sous la conduite de Tancrède et de Baudouin du Bourg. Après avoir chevauché une bonne partie de la nuit, l'escadron arrive aux portes de Bethléem de grand matin. Toute la population se porte aussitôt au-devant de ses libérateurs pour les recevoir et leur faire cortège jusqu'à la Basilique. Le clergé indigène préside cette cérémonie où le chant des hymnes est entrecoupé de larmes de joie. A la suite du cantique d'action de grâces et d'une émouvante visite à la grotte, Tancrède plante, en signe de victoire, son étendard sur l'église de la Nativité, puis la troupe des chevaliers s'en va rejoindre le gros de l'armée afin de prendre part au siège de Jérusalem.

Deux ans après, le nouveau royaume fondé par Godefroy de Bouillon à la suite de la conquête des Lieux Saints échoit à son frère Baudouin. Celui-ci choisit Bethléem pour se faire couronner roi.

Le jour de Noël de l'année 1101, la Basilique assiste au couronnement solennel d'un roi franc, au milieu d'une grande affluence de chevaliers aux armures étincelantes.

Près de vingt ans plus tard, c'est encore dans les murs de la Basilique que Baudouin II et son épouse recevront l'onction royale.

1263...

Depuis les temps glorieux des couronnements, l'Eglise a connu des jours plutôt sombres. Les Arabes sont revenus. Saladin et ses successeurs ont respecté le sanctuaire. Mais Bibars démantèle le couvent et autres annexes de la basilique et les ruine en grande partie. Il conçoit même le projet de démolir l'édifice principal et d'en faire transporter les colonnes et les placages de marbre pour orner son palais ou sa mosquée.

La croyance populaire attribue à un miracle la renonciation de Bibars à son dessein. Greffin Affagart donne de la légende cette version pittoresque : « Par dedans la muraille est revestue et garnie de tables de marbre figuré, beau à merveilles, tellement que le Souldan, considérant l'excellence de ce marbre prédict, commanda qu'il fust levé pour porter en Hiérusalem à sa mesquitte qu'il avoyt faict faire à son palays de Hiérusalem. Adonc, comme ouvriers voullaient commencer en la présence du Souldan, ung grand serpent se leva contre eux gettant feu par la gueulle, lequel par grande impétuosité rompit et froissa plusieurs des tables de marbre contre la muraille, et encores de présent apparoissent rompues et brissées et semble à veoirs qu'elles ayent esté brû lées partout où le serpent passa, lequel tua plusieurs asis tants et les autres s'enfuyrent tous esperduz et quasi hors du sens et jamais depuys nul n'a osé entreprendre de y mettre la main, et ainsi est demourée jusques à présent. »

Les PP. H. Vincent et F.M. Abel croient que cette légende a pris naissance parce qu'une suite de dalles du revêtement de la basilique présentait une veine sombre ou une fissure qui se prolongeait en ondulant comme la trace d'un serpent sur le sable.

Quoi qu'il en soit, l'Eglise est préservée et le sanctuaire demeure inviolé...

Les murs de Bethléem ne veulent plus parler. Ne s'est-il rien passé dans le sanctuaire depuis le XIIIe siècle ?

Les murs de Bethléem continuent à observer le silence. A quoi bon remuer les cendres du passé ? Ce qu'ils pourraient raconter n'a rien de glorieux. En effet, la ruine s'est attaquée à l'édifice historique, à ses revêtements de marbre, à sa toiture, à ses mosaïques. Ce n'est pas seulement l'œuvre du temps. Des mains criminelles arrachent les plaques de marbre, les carreaux précieux. La toiture menace de s'effondrer. L'autorisation de réparer ces désastres n'est obtenue que de siècle en siècle, après de longues et pénibles négociations diplomatiques. Les compétitions des rites qui vont en s'aggravant amènent de fâcheux retards dans l'exécution des travaux.

Cette rivalité entre Grecs et Latins pour la possession de la grotte sacrée se prolonge pendant des siècles. Par un jeu de bascule savamment réglé, la Sublime-Porte donne satisfaction tantôt aux uns, tantôt aux autres.

Des actes de violence sont enregistrés de temps à autre et le plus violent survint en 1873. Les Latins venaient de décider le renouvellement de leur décoration dans la grotte. Il semble que les orthodoxes firent irruption dans la crypte et saccagèrent ce qui porte la marque du culte rival.

De tels incidents ne doivent plus se produire : en tout ils ne se produiront plus. Désormais, les trois rites, grec, catholique et arménien, célébreront leur culte côte à côte dans le même sanctuaire. Les privilèges de chaque rite seront maintenus et un fonctionnaire du gouvernement veillera de jour et de nuit à ce qu'aucun empiètement ne se produise au détriment des uns ou des autres.

Les murs de Bethléem ont retrouvé aujourd'hui leur sérénité d'antan et ses cloches, célèbres à travers le monde peuvent faire retentir librement leur joyeux carillon.

DE CETTE ESCADRILLE



AUCUN AVION N'EST RENTRE

Le soir du 3 juin, alors que le porte-avions naviguait sous le ciel étoilé du Pacifique, les membres de l'escadrille n° 8, d'avions lance-torpilles, étaient réunis dans la salle où ils recevaient les ordres. Le navire avait quitté sa base depuis plusieurs jours, et tous étaient convaincus que ce voyage allait leur fournir l'occasion de voir l'action de près. Le matin du même jour, des appareils patrouilleurs avaient signalé une puissante force navale ennemie qui s'approchait de Midway. Pendant la journée, des forteresses volantes, basées sur l'île, avaient livré une première attaque contre l'armada, mettant deux navires en feu.

Sans dire un mot, le commandant de l'escadrille avait donné à chacun de ses gars le suivant message :

— Je tiens à vous dire que nous sommes prêts... Je nourris le ferme espoir que nous pourrons tirer avantage d'une situation tactique favorable. Mais si cela était impossible et que le pire se produisait, je désire que chacun de nous essaye jusqu'au bout de détruire l'ennemi. Et s'il reste un seul de nos avions en l'air, avec un seul survivant dedans, je suis convaincu que cet homme n'hésitera pas à lancer son appareil contre l'ennemi. Que Dieu nous protège. Bonne chance ! »

BRANLE-BAS DE COMBAT

Il ne se passa rien d'insolite. A l'aube du 4 juin, à 3 heures 30, les pilotes de l'escadrille n° 8 se réunirent de nouveau dans la salle du commandement. Un appareil compliqué leur donnait, au fur et à mesure, le compte rendu des opérations qui se déroulaient à plusieurs centaines de kilomètres.

L'appareil annonça : « Midway a été attaquée ce matin par des appareils ennemis. » Puis, le message tant attendu arriva : sur un écran lumineux, des lettres s'alignèrent distinctes : « UNITES NAVALES ENNEMIES REPEREES A BONNE PORTEE. TENEZ-VOUS PRETS POUR NEUF HEURES ».

Les pilotes mettent la dernière main à leurs préparatifs. Sur leurs cartes sont marqués l'emplacement des navires ennemis, les terres les plus proches, en cas d'atterrissage forcé, et tout autre détail pouvant être de quelque utilité.

Un silence étrange pèse sur eux : on dirait une équipe de football sur le point de faire son entrée pour un championnat. Soudain, le haut-parleur s'anime : « Pilotes, à vos appareils ! » Le commandant de l'escadrille donne ses dernières instructions : « Je pense qu'ils changeront leur cours. Si jamais vous me voyez dévier, suivez-moi de très près. Je vous mènerai droit sur l'ennemi. » Neuf heures. Tous sont prêts à décoller de l'immense plateforme du porte-avions. Les haut-parleurs parlent encore : « Départ remis de douze minutes ». Douze fois soixante secondes s'écoulent lentement, et puis l'ordre tant attendu parvient : « Partez ».

Les quinze appareils ont pris l'air. La formation est aussitôt adoptée, derrière l'avion du commandant : six sections de deux appareils et une de trois. Gay se trouve dans cette dernière. Direction sud-ouest, altitude 100 mètres.

Une heure de vol sans incident. La voix du commandant anime la radio : « Un chasseur derrière nous ». Ce n'est qu'un avion ennemi de reconnaissance, qui vole à 300 mètres. Son équipage ne semble pas faire attention à l'escadrille, mais sûrement l'opérateur de radio est en communication avec le gros des forces navales nippones. Dans quelques instants, les chasseurs ennemis prendront l'air, prêts à faire face à l'attaque de l'escadrille n° 8.

L'ATTAQUE COMMENCE

Une seconde heure s'écoule lentement dans la monotonie d'un vol sans histoire. Finalement, les aviateurs aperçoivent, à l'horizon, deux immenses colonnes de fumée qui s'élèvent verticalement très haut dans le ciel. L'avion du commandant penche fortement en avant et file presque au ras des flots. Avec un ensemble parfait, toute l'escadrille suit la manœuvre de son chef. L'attaque à basse altitude, coutumière aux appareils torpilleurs, a commencé. Les avions se trouvent soudain devant la flotte japonaise. Voici le porte-avions « Soryu ». Voilà un croiseur. Tous deux sont en flammes : ils ont reçu les coups des forteresses volantes, lors des opérations de la veille. Voici encore trois porte-avions, six croiseurs et environ dix destroyers. Toute l'armada semble s'éloigner de Midway. Sur les plates-formes des porte-avions, on distingue nettement des chasseurs, qui sont en train de faire le plein d'essence et de munitions. Le commandant rompt le silence : il envoie tous les détails au commandant de la base, annonçant en même temps la position et la force de l'ennemi.

Et puis, avec une soudaineté incroyable, l'action est engagée. Les pièces anti-aériennes, dont sont hérissés les ponts des navires ennemis, se mettent à rugir toutes en même temps, arrosant le ciel d'une quantité impressionnante d'obus qui explosent et s'épanouissent en flocons noirs. Plus de trente chasseurs du type « O », qui patrouillaient très haut au-dessus de l'escadre, plongent rapides comme autant de flèches sur l'escadrille n° 8. D'un balancement des ailes, le commandant donne le signal à ses hommes et ouvre à fond la manette des gaz.

Les mitrailleurs des avions-torpilleurs ont engagé le combat avec les chasseurs. L'air est plein de tac-tac des centaines de mitrailleuses qui sont en action simultanément, alors qu'à intervalles réguliers on entend le roulement grave des canons. Les Américains sont pris entre deux feux : le tir des navires devient plus nourri, plus précis. L'avion du commandant est atteint en premier. Il s'enfonce dans les flots. Puis, c'est le tour d'un second, d'un troisième, atteint en plein par un obus anti-aérien, qui crève comme un fruit mûr. Le barrage croît en intensité. La surface de l'océan est bouleversée par les gros obus qui soulèvent des jets d'eau si hauts que l'écume atteint les avions. L'un après l'autre, les appareils de l'escadrille n° 8 tombent. Ils volent si bas, qu'ils disparaissent dans l'eau en moins d'une fraction de seconde.

LA TRAGIQUE ÉPOPÉE DE L'ESCADRILLE 8

Il y avait un appareil qui volait à gauche de Tex Gay, là, tout près, et un autre devant lui. Gay regarda l'avion qui le précédait, et lorsqu'il tourna ses yeux vers la gauche, il n'aperçut plus l'autre. Puis, il se rendit compte que l'avion qui le précédait avait disparu à son tour. Au-dessus du champ de bataille, seules ses ailes faisaient briller au soleil les insignes de l'aviation américaine. Gay se souvint du message du commandant : la « situation tactique favorable » n'avait pas pu être obtenue. Et maintenant, « le pire se produisait ». Son devoir était clair. Dernier survivant, il devait lancer son appareil à fond de train pour la dernière charge contre l'ennemi.

BLESSE...

La voix de son radio lui parvint, confuse, à travers le micro du téléphone intérieur : « Ils m'ont eu ». « Etes-vous sérieusement atteint ? demanda Gay. Pouvez-vous bouger ? » Aucune réponse ne lui parvint. Tex tourne légèrement la tête : son radio, Bob Hungtinton, avait cessé de vivre. Sa tête ballottée en arrière cognait à chaque vibration de l'appareil contre la carlingue. Soudain, Gay sent une cuisante brûlure au bras gauche. Un petit trou dans la manche de sa vareuse en cuir l'éclaire. Saisissant le manche à balai de sa main gauche, il relève la manche de sa combinaison et arrive à tirer de sa blessure une balle de mitrailleuse. Voulant conserver le projectile à titre de souvenir, il songe à le mettre en poche. Mais toutes ses poches sont couvertes par la ceinture de sûreté et les courroies du parachute. Tex met alors la balle en bouche.

Maintenant, il doit exécuter des virages brusques pour échapper à la ligne de tir des avions « O » qui s'acharnent sur cette cible unique. Il se dirige droit sur le porte-avions choisi par le commandant au moment où l'escadrille, encore entière, est arrivée au-dessus de l'ennemi. Le navire tourne brusquement sur le tribord, essayant de présenter sa proue à l'appareil qui fonce sur lui comme un boulet de canon. Mais Gay connaît la manœuvre. A son tour, il fait pencher son avion, le fait virer presque à angle droit, et le lance perpendiculairement à la coque du porte-avions. Cependant, lorsqu'il presse le bouton pour décrocher sa torpille, rien n'arrive. L'engin reste collé au ventre de l'appareil. Probablement quelque balle ou quelque éclat a endommagé l'appareil électrique qui écarte les crochets retenant la torpille. Le bras gauche complètement paralysé par sa blessure, à laquelle est venue s'ajouter une seconde provoquée par un éclat reçu à la main, Gay est obligé de serrer le manche à balai entre ses genoux pour tirer de la droite le levier de secours. Il se trouve maintenant à moins de 700 mètres du porte-avions, et son train d'atterrissage effleure la pointe des vagues. La torpille est lâchée, et Gay passe à moins de dix mètres au-dessus du pont du navire qu'il a choisi pour cible. Il aperçoit distinctement les marins qui courent dans toutes les directions, craignant sans doute que son appareil ne vienne s'écraser sur le pont. Au moment où il essaye de redresser, quatre chasseurs ennemis foncent sur lui et l'arrosent de leurs feux croisés. Son avion s'enfonce dans l'eau, à un quart de mille du porte-avions.

SEUL SURVIVANT

Gay parvient à se dégager de la carlingue, et remonte à la surface. A ce moment, il entend une grande explosion : la pointe blanche de sa torpille vient de percuter dans la coque du navire japonais. A côté de lui, il voit flotter un coussin en caoutchouc plein d'air, et un canot également en caoutchouc encore dégonflé. Sans doute les balles des chasseurs ennemis ont rompu les attaches qui retenaient ces accessoires dans l'avion. Craignant d'être encore mitraillé par les Japonais, il met le coussin sur sa tête. Deux croiseurs passent très près de lui. Mais, à aucun moment, l'ennemi ne l'aperçoit. D'ailleurs, dix minutes plus tard, les bombardiers en piqué de son unité arrivent par vagues. Le message du commandant leur a donné l'emplacement exact de l'escadre ennemie. Les Japonais ne peuvent que subir cette attaque. Les chasseurs qui faisaient le plein lorsque l'escadrille de Gay arriva n'avaient pu prendre l'air. Pendant deux heures, le terrible bombardement aérien continue sans relâche, chaque appareil américain déchargeant la totalité de ses bombes sur un pont, contre un navire ennemi.

Gay est fier à la pensée que l'escadrille n° 8, après avoir perdu tous ses appareils et tous ses hommes, sauf un seul, lui a quand même pu apporter une contribution appréciable à la déroute de l'ennemi.

L'aube du jour suivant se leva sur une mer déserte, maculée de larges taches d'huile. A moitié étouffé par l'eau de mer qu'il a avalée, souffrant terriblement de ses blessures, étendu sans mouvement sur le petit canot pneumatique, il se laisse aller à la dérive. A 6 heures 20, un patrouilleur américain fait son apparition à l'horizon. L'appareil descend très bas, et Gay aperçoit distinctement le pilote qui lui fait des signaux. Lorsqu'il aura terminé sa mission, l'hydravion viendra le recueillir. Ce n'est finalement que vers 2 heures 30 de l'après-midi que Tex est recueilli.

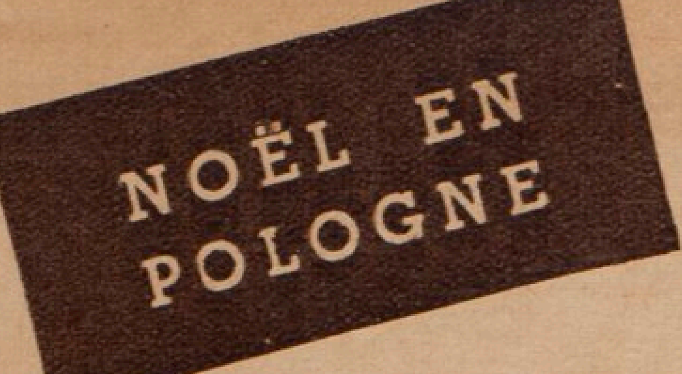
Quelques semaines plus tard, ayant maigri de 15 kilos, le pilote Tex Gay est de retour aux Etats-Unis, en congé, et raconte son histoire à ses amis. Il a essayé de consoler les veuves et les mères de ses amis perdus. Ensuite, il a rejoint la base de San Diego où il a pris place dans les rangs d'une autre escadrille d'avions-torpilleurs. Gay sait très bien qu'il doit retourner au-dessus du Pacifique, qu'il doit affronter et combattre de nouveau les Japonais. Il est certain de la victoire. Mais il sait également que si son destin est de mourir, il est prêt à rejoindre dignement ses camarades de l'escadrille n° 8, lesquels dès la première épreuve, surent démontrer au monde que leur commandant avait raison : qu'ils étaient les meilleurs combattants du monde.

Au cours des premiers jours du mois de juin dernier, une grosse force aéronavale japonaise, s'approchant des îles de Midway, était fortement attaquée par l'aviation des Etats-Unis. L'une après l'autre, les escadrilles de gros appareils de bombardement, de bombardiers en piqué et d'avions-torpilleurs, partirent à la rencontre de l'armada nippone. Après quelques jours de combats extrêmement rudes, l'ennemi, défait, rebroussait chemin à toute vitesse.

L'une des escadrilles américaines que le haut commandement envoya contre l'ennemi fut complètement détruite. Pas un seul appareil ne rentra, et l'épopée héroïque que nous relatons ici serait demeurée à jamais dans l'ombre, si le destin n'avait voulu qu'un seul, sur les trente hommes d'équipage des appareils, pût être sauvé.

Voici le récit du pilote J.P. Gay (à droite), seul survivant de cet épisode.





J'AI ÉTÉ UN OTAGE

CHEZ LES ALLEMANDS

Ce récit du Dr W.B. Starki sur le Noël tragique vécu par 580 otages de la petite ville de Wawer, un faubourg de Varsovie, est véridique dans ses moindres détails. L'auteur lui-même est bien connu de moi. Il a réussi dernièrement à s'échapper de Pologne et fut aidé par son frère à gagner les Etats-Unis. Il se trouve actuellement dans une ferme où, petit à petit, il se remet de ses épreuves qui l'ont fortement secoué.

M. KWAPISZEWSKI,
Ministre Plénipotentiaire,
Conseiller de l'Ambassade Polonaise.
Washington, D.C.

●

Que sera Noël pour nous cette année ? L'an dernier, des 580 otages polonais qui avaient été arrêtés à Wawer le jour de la Nativité, à la suite du meurtre de deux soldats allemands, la nuit précédente, 117 furent exécutés. J'ai été parmi ces otages.

Vers 9 heures du matin, je quittais la messe de Noël et me dirigeais à travers la forêt de pins vers la gare de chemin de fer. Le chef de gare m'avait promis un panier de charbon pour ma mère, en paiement de mes services de médecin à sa famille.

Quand j'aperçus une patrouille allemande, je ralentis le pas, et cherchai à paraître le plus nonchalant possible. Les nazis deviennent soupçonneux si vous semblez nerveux. Ils étaient quatre — deux de plus que d'habitude — dans notre tranquille petit faubourg de Varsovie. L'un d'eux était en civil, un homme de la Gestapo. Ils me fouillèrent et me laissèrent partir. Tout cela se passa sans un mot de part ni d'autre.

Au dépôt, le chef de gare me raconta les événements de la nuit.

« Vers 8 heures du soir, dit-il, deux soldats allemands entrèrent dans la taverne de Josef Bartoszek et mirent tous les Polonais dehors. Ils gardèrent cependant Josef Bartoszek pour leur servir des boissons jusqu'au matin. A ce moment, ils étaient complètement saouls.

« Peu avant sept heures, ils se levèrent et ordonnèrent aux deux enfants de Josef de chanter des chants de Noël qu'ils interrompaient de blasphèmes. Vers sept heures, un étranger, grand de taille et à l'allure décidée, entra. Il leur dit de se taire, parce que c'était Noël et qu'il ne fallait pas blasphémer. Les deux soldats allaient saisir leurs revolvers, mais l'étranger fut plus rapide. Il tira deux coups secs. Une balle atteignit le premier au cœur et l'autre à l'œil droit.

« Les hommes des S.S., alertés, vinrent précipitamment de Varsovie. Pendant deux heures, ils interrogèrent le pauvre restaurateur qui leur répéta qu'il ne savait pas qui était le meurtrier.

« Ils le pendirent à la porte de sa taverne. »

Comme je rentrais chez moi, rempli d'une vague terreur, trois camions bondés de Gardes Noirs me dépassèrent en trombe. Ils se dirigeaient vers le poste de police.

Peu après, une proclamation signée par le lieutenant-colonel von Hasse, commandant du district de Varsovie, était affichée dans toute la ville. Elle déclarait :

« L'assassin doit se dénoncer dans les 24 heures. Un millier d'otages seront arrêtés. Si le meurtrier n'est pas découvert demain 26 décembre à 7 heures du matin, deux cents otages seront exécutés. La moyenne est de cent Polonais ou Juifs pour un Allemand. »

Une foule muette, sans mouvement, s'était rassemblée devant la maison du maire. Nous lûmes et relûmes la proclamation, nous regardant les uns les autres sans espoir. Il était 11 heures du matin. Le meurtrier devait être loin maintenant. Et dans nos cœurs, nous priâmes pour qu'il fût sauf.

Nous rentrâmes chez nous dans l'attente de ce qui devait arriver. Il n'y avait rien d'autre à faire.

Le plupart de nos hommes avaient été tués dans la guerre ou faits prisonniers : le reste s'était dispersé en Russie et en Angleterre où les Polonais combattent toujours. « Pour trouver un millier d'hommes à Wawer, pensais-je, ils devront prendre des garçons et des vieillards de 90 ans. Peut-être ont-ils l'intention d'exécuter des femmes aussi. »

A la maison, ma mère était assise près de la fenêtre, une chaussette à demi tricotée dans les mains. Mais elle ne tricotait pas ; je vis ses lèvres remuer, et deux fois elle fit le signe de la croix. J'essayais de paraître calme. J'étais un médecin connu de tous à Wawer. Ils étaient forcés de me prendre comme otage. Je regardais ma montre. Il était déjà une heure. Pourquoi devaient-ils nous torturer ainsi par cette horrible attente ?

Je vis ma mère se contracter soudainement. Je regardai au dehors et je les vis moi aussi. Sept, huit, parfois dix d'entre eux étaient devant notre maison. Ils étaient vêtus de chemises brunes et des squelettes étaient dessinés sur leurs casques. Ils marchaient en file, tandis que nous les suivions du regard. Ils PASSAIENT devant notre maison.

Mais non. Comme la file avançait, les deux derniers soldats s'arrêtèrent devant la porte. Ils avaient des mitraillettes sur les épaules, et des grenades à main remplissaient leurs ceintures.

Ils demeurèrent ainsi pendant une demi-heure, sans bouger. Puis, deux soldats repassèrent dans la rue. Entre eux, marchait Edouard Szabuniewicz, mon voisin depuis 18 ans. Chaque matin, de ma fenêtre, je le voyais passer prendre le train communal de 7 heures 30, qui le conduisait à la banque où il travaillait à Varsovie. Maintenant, il paraissait plus vieux et ses mains étaient serrées derrière son cou.

Deux autres gardes passèrent, entraînant le jeune Théodore Piekarski. Il n'avait que seize ans. Son père, un colonel, était prisonnier en Allemagne, et lui et son jeune frère, âgé de 15 ans, prenaient soin de leur mère malade. Lui aussi avait les mains serrées derrière son cou.

Je compris leur plan. Ils choisissaient leurs otages un par un, en allant d'une maison à l'autre.

Maintenant, c'était mon tour !

« Vous, suivez-nous », m'ordonnèrent-ils. Et quand ma mère se leva de son fauteuil, ils lui dirent de rester là où elle était. « Quiconque sera vu dans la rue avant sept heures demain sera abattu sans avertissement. »

L'un d'eux dit, en regardant ma mère dans les yeux : « Les corps pourront être retirés à la cour de l'école où l'exécution aura lieu, demain à sept heures. »

« Haut les mains ! cria-t-il, comme je passais le seuil de la maison. Et mettez-les en croix derrière le cou si vous ne voulez pas être tout de suite abattu. »

J'étais un otage. Et je devais être exécuté le lendemain matin à la cour de l'école.

Au coin de la rue, nous croisâmes six voisins de la rue adjacente. Puis, nous rencontrâmes cinq autres. Nos rangs grossissaient à vue d'œil. Nous fûmes rejoints par de jeunes garçons et des vieillards. Szabuniewicz se tourna vers moi comme pour me parler. Un coup de crosse l'étendit comme une masse. Nous regardâmes silencieusement devant nous après cet incident.

Wawer était une ville de mort. Pas un signe de vie. Seule, une procession de spectres — sortant de files d'hommes accablés, encadrés par une soldatesque à casques d'acier.

Nous nous arrêtâmes devant le poste de police. On nous mit par rangs de cinq. J'étais au 22e rang, quatrième en ligne par la gauche. Un officier allemand, un fouet à la main, poussait des jurons en passant devant nous. Nous étions moins de mille. Il en voulait davantage.

Nous étions debout dans la neige — toujours les mains enlacées derrière le cou — tandis que les gardes se rendaient de nouveau d'une maison à l'autre. Deux heures avant, ils avaient demandé à la femme du colonel Piekarski de choisir parmi ses enfants celui qui devait être pris. Quand la mère eut une défaillance, ils prirent le plus âgé. Maintenant, ils revenaient avec le plus jeune...



Un soldat nazi est tué dans la rue. Aussitôt, tous les passants sont arrêtés en bloc et conduits sous bonne escorte vers un lieu d'exécution. Ils appellent cela « la responsabilité collective ». Cela s'est produit en Pologne, comme aussi dans les autres territoires occupés.

Je ne sais pas combien de temps un homme peut continuer à craindre la mort, mais je ne la redoutais plus et je sentais que les autres étaient aussi calmes que moi.

A 10 heures du soir, les nazis amenèrent d'autres otages, une vingtaine de jeunes gens et quelques vieillards qu'ils avaient manqués. Notre coiffeur s'effondra quand il vit son fils de treize ans conduit par deux S.S. J'aperçus aussi les deux jumeaux de Laskorzski, âgés de 14 ans.

De nouvelles rangées se formaient derrière moi. Les Gardes Noirs allaient et venaient, écrasant la neige sous leurs pas. Quand un homme tombait, nous nous demandions qui c'était. Szabuniewicz, qui se trouvait à côté de moi, gisait à mes pieds. Il restait immobile en dépit des coups. Lorsqu'un Garde Noir dirigea un projecteur sur son visage, je compris qu'il était mort. « Il souffrait de troubles cardiaques depuis une vingtaine d'années, pensais-je, et je l'ai fait vivre pour CELA. »

Il devait être minuit, quand ils ordonnèrent aux rangs de se reformer.

La porte du poste de police s'ouvrit et dans le rayon du projecteur je vis l'officier avec son fouet.

« Vous êtes 580, dit-il en allemand. Il n'y a plus d'hommes disponibles dans Wawer. Le colonel Hasse avait l'intention d'exécuter 200 otages, mais il promit que un sur cinq seulement serait tué. Il tiendra sa promesse. Vous saurez ce qu'est la parole d'un officier allemand. Au lieu de 200, 116 hommes seulement seront pris si l'assassin ne se dénonce pas. Les otages qui seront exécutés vont être choisis maintenant. Entrez un par un. »

Un par un, les hommes pénétrèrent dans le bâtiment, y restèrent quelques minutes et revinrent. Comme je gravissais les marches de l'escalier, un garde me montra une porte à travers une grande chambre noire.

C'était le lieutenant-colonel von Hasse lui-même qui demandait : « Votre nom ? Votre âge ? Lieu de naissance ? Profession ? » C'étaient là toutes ses questions. Je savais que c'étaient les questions qu'ils posaient à leurs victimes. Après les exécutions, les Allemands affichaient des bulletins bordés de rouge donnant seulement ces quelques détails. Ainsi, j'en conclus que je devais être exécuté.

Je revins dans l'ombre et repris ma place dans la rangée. Pour la première fois, je pensais au visa américain qui se trouvait dans mon bureau. Mon frère, qui avait résidé en Amérique pendant 27 ans, s'était arrangé pour m'en procurer un, mais pas pour ma mère. Elle avait voulu que je quitte le pays, pour commencer une nouvelle vie aux Etats-Unis. Hier seulement, j'avais accepté de partir.

Ce n'était pas tout à fait l'aube quand ils nous ordonnèrent de marcher vers la cour de l'école. Ils avaient dit que nous serions exécutés à sept heures — ils ne tenraient pas leur parole après tout. Six camions furent rassemblés le long de l'école, le premier faisant face à un mur élevé.

Trois S.S. apparurent derrière les camions. Ils se dirigèrent vers nous et ordonnèrent au cinquième homme de chacune des vingt rangées de s'aligner contre le mur. Les projecteurs des camions balayèrent le mur. La lumière était éblouissante. A un commandement strident, les mitrailleuses ouvrirent le feu.

Une rafale, une seconde, une troisième.

Nous n'étions pas à plus de sept mètres des hommes qui tombaient sur la neige ensanglantée. Mais tous ne mouraient pas du premier coup. Trois gardes examinaient les corps et vidaient leurs revolvers dans trois ou quatre têtes.

Ils étaient très méthodiques. Vingt et puis vingt autres. Les mêmes rafales de mitrailleuses et les mêmes trois gardes inspectant les corps des victimes, achevant quelques-unes au revolver. Chaque fois, c'était l'homme qui était à droite au bout de la rangée. L'épreuve d'aller un par un au bureau de police, faisant croire à chaque homme qu'il était condamné, n'était pas autre chose qu'un raffinement de sadisme. Cela n'avait rien à voir avec le choix. Michael Poduchowski sortit du rang quand il vit son frère parmi la troisième série de vingt. Un garde l'abattit sur place. Et il n'était pas marqué pour la mort !

Le massacre dura plus d'une demi-heure, tandis que le restant d'entre nous demeurait immobile dans la neige, ce qui ajoutait à notre torture. La dernière chose dont je me souvienne avant de tomber sans connaissance fut un ordre d'éteindre les projecteurs. « Aucun sens de gaspiller ainsi les batteries. »

La boucherie était terminée. **CENT SOIXANTE-DIX HOMMES** avaient été tués. Tel fut ce Noël polonais. La petite ville de Wawer pourra-t-elle l'oublier ?...



117 exécutions eurent lieu le même jour. Au hasard, les nazis choisirent, sur les 580 Polonais arrêtés l'année dernière, à Noël, 117 innocents et les exécutèrent froidement.



CAPITALE EUROPÉENNE DU MARCHÉ NOIR

La petite principauté de Monaco a été plongée depuis la guerre dans un oubli presque total. Cela dura jusqu'au jour récent où les troupes italiennes occupèrent la principauté. La revue anglaise « Sphere » a publié cet article, écrit par Ferdinand Tuohy, célèbre journaliste britannique, qui éclaire d'un jour nouveau ce coin de l'Europe méridionale.

Les Monégasques, qui étaient, d'après le dernier recensement, au nombre de 1.760 parmi les 24.000 âmes peuplant la principauté, perdirent une partie de leur indépendance au cours de la dernière guerre, lorsque Poincaré plaça ce pays sous le contrôle français en ce qui concerne la police, les douanes et la monnaie. Ce qu'ils risquent de perdre encore par suite du chambardement de la carte de l'Europe est significativement illustré par le fait que l'Allemagne a solennellement garanti l'intégrité du territoire de Monaco et le maintien de la dynastie régnante, actuellement représentée par le prince Louis. Naturellement, ces privilèges ne furent accordés que contre la concession d'une puissante station émettrice de radio, au service de la cause allemande, ce qui fut un prétexte très utile à l'importation d'un nombreux personnel spécialisé venant en droite ligne de Berlin.

LE CENTRE DU MARCHÉ NOIR

Aujourd'hui, Monte-Carlo est devenu un des principaux centres du marché noir européen. Pendant la dernière guerre, cette région enchanteresse était l'asile des grands blessés qui y venaient récupérer leurs forces perdues. De nos jours, la principauté a acquis la célébrité en tant que « seul pays de la région » où quelqu'un qui possède des moyens financiers peut manger à sa faim. Les produits locaux sont pourtant de maigre consistance : vin, légumes, fruits et poissons. Mais, tout autour de Monaco, se déroule un petit trafic extrêmement pratique. De France, avant l'occupation allemande, des centaines de convois chargés de vivres de toutes sortes étaient dirigés vers l'Italie. Les rois du marché noir avaient des agents actifs dans le pays de Mussolini. Ces agents s'arrangeaient toujours pour ramasser quelques « bribes » qui revenaient par voie de mer jusqu'à Monaco. Toutes ces opérations avaient lieu naturellement pendant la nuit.

Pourtant, il serait hasardeux de déduire de ce qui précède que tous les habitants de la principauté mangent à leur faim. Aujourd'hui, Monte-Carlo est devenu un centre à double vie. Ceux qui n'ont pas beaucoup d'argent sont aussi malheureux que les habitants des pays environnants écrasés sous la botte nazie. Voici ce qu'en pense un gentleman anglais, établi dans la principauté depuis de longues années, et qui encaisse une allocation mensuelle de 10 livres sterling de son gouvernement :

« Notre ravitaillement en vivres continue à laisser beaucoup à désirer. Nous éprouvons des difficultés particulièrement pénibles à trouver du pain. Pour ma part, il m'est alloué seulement 200 grammes de pain par jour, parce que je suis considéré comme « personne âgée ». Il arrive que, fatalement, j'ai épuisé mes cartes de pain vers le 15 du mois et que, pour pouvoir me nourrir suffisamment, je doive, pendant les deux semaines qui suivent, me procurer du pain en cédant mes coupons de cigarettes. Nous avons droit à quatre litres de vin par mois. Il n'est pas étonnant que, dans ces conditions, j'aie toujours froid. Mais je vois toujours avec plaisir arriver le samedi. Ce jour-là, je prends le thé chez Lady Blake. Toutes les victuailles de luxe du marché noir garnissent la table de cette dame respectable. »

Tous les habitants étrangers de Monte-Carlo sont surveillés par la police locale, qui collabore étroitement avec la Gestapo et l'Ovra. La grande majorité de la classe travailleuse du pays, composée presque exclusivement de 18.000 Italiens et Français, mène une vie presque aussi précaire que les « expatriés » de condition modeste, avec cette différence que les petites gens peuvent faire pousser un peu plus de légumes, ou bien en recevoir de parents qui habitent « de l'autre côté des collines ». De plus, tous les chats du pays ont disparu, métamorphosés en civets de lièvre. Les chiens, par contre, sont exterminés avec moins d'énergie, vu que leur viande n'est pas très agréable pour un palais raffiné.

UN « NO MAN'S LAND » DE LUXE

Au-dessus de toute cette misère, le marché noir règne en maître absolu. Il est dirigé en haut lieu par des Allemands, qui ont mis la main sur les plus grands hôtels de la principauté. Une personnalité récemment arrivée à Londres a raconté comment, après un séjour à Cannes où « l'on mourait littéralement de faim », elle avait trouvé à Monte-Carlo une sorte de « no man's land » de luxe, un paradis dans lequel on peut se réfugier pendant vingt-quatre heures, oublier l'Europe de l'Ordre Nouveau, et surtout manger. Vous ne pouvez pas imaginer quelles sont les pensées, quels sont les espoirs, les rêves et les sujets de conversation continuels de ceux qui manquent de nourriture. Vous autres, en Grande-Bretagne, ne savez pas ce qu'on ressent devant une vitrine pleine à craquer des meilleurs victuailles, lorsqu'on se rend compte qu'on n'a plus un seul coupon de rationnement en poche. Les Allemands n'ont pas besoin de se préoccuper d'espionnage de la part des populations opprimées. Tout le monde est absorbé uniquement par la chasse à la nourriture. A Cannes, le menu quotidien était composé de carottes et de cet horrible produit allemand que les Français appellent rutabagas. Mais à Monte-Carlo...

« Dans ce pays de rêve, il n'y avait aucune restriction alimentaire. Tout arrivait d'Italie, par voie de mer. A l'Hôtel de Paris, on pouvait trouver n'importe quel mets de choix, en y mettant le prix naturellement : des bas de soie véritable à 250 francs la paire ; des cigarettes « Balto » à 150 francs le paquet de vingt ; du whisky à 700 francs la bouteille ; du chocolat à 500 francs la livre, et ainsi de suite. La livre sterling est toujours cotée à 177 francs. Il faut donc en posséder une quantité considérable pour pouvoir passer un week-end tranquille à l'Hôtel de Paris, seul établissement où l'on pouvait prendre un bain chaud. En ce qui concerne les restaurants, Ernest, Oscar, Quintos, Carcunello et Goashina refusent du monde : ils servent des repas plantureux.

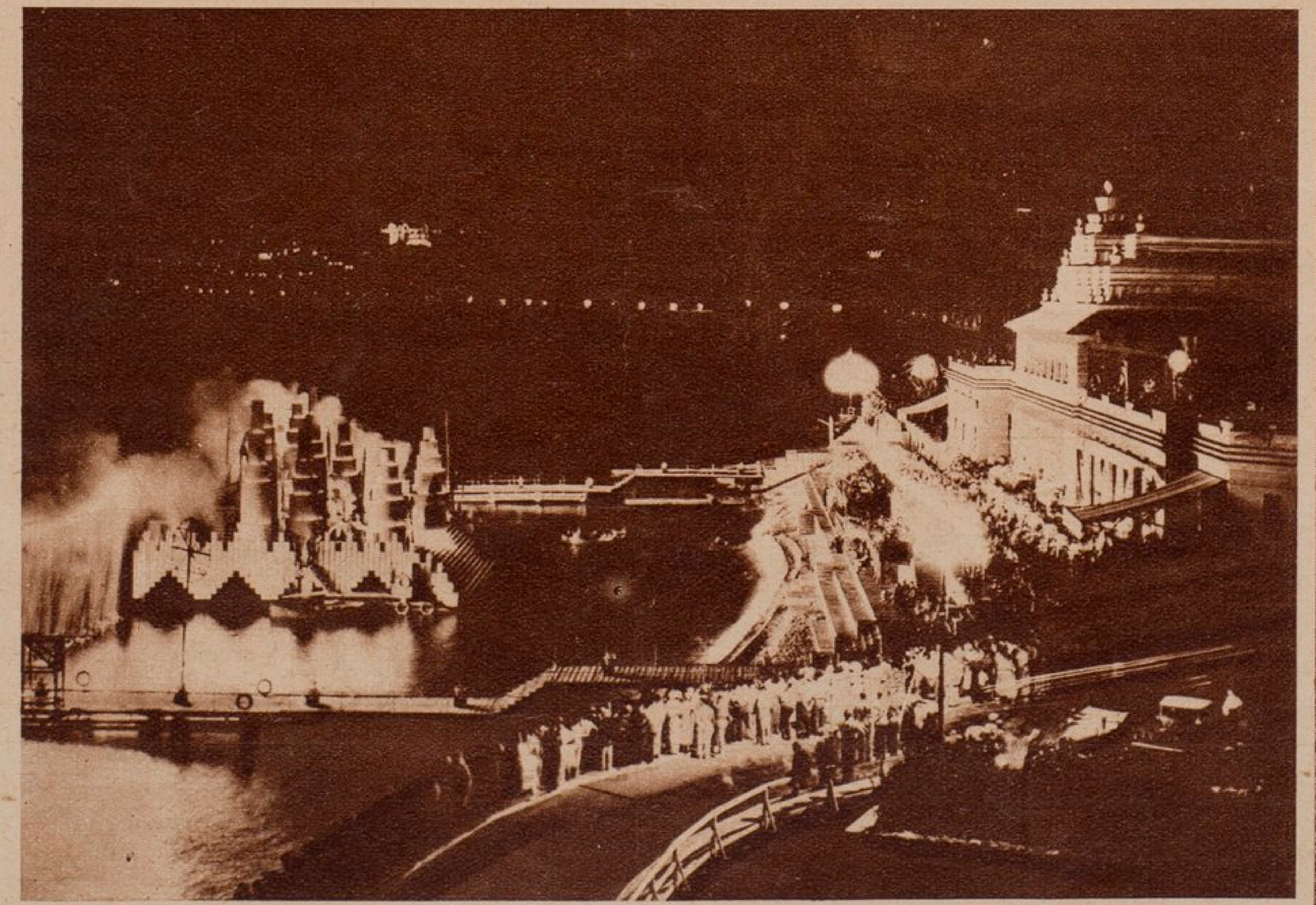
« Mais tout cela coûte très cher. Et, pourtant, les clients affluent nombreux, même ceux qui ont juré de ne pas donner un sou au marché noir. Ils sont condamnés à acheter de la nourriture, ou bien à jeter leur argent à la mer.

UNE ATMOSPHÈRE LOURDE

« A part la question de la nourriture, Monte-Carlo est devenu un endroit aussi ennuyeux et aussi triste que tout autre coin d'Europe. L'atmosphère y est lourde. Quelques taxis, que les Allemands peuvent aisément payer du moment que leur mark vaut vingt francs, quelques rares fiacres traînés par des haridelles parcourent les rues de la ville. Le seul côté brillant de la région était l'absence de black-out. Quelques boîtes de nuit fonctionnent encore, mais on ne peut pas y danser, depuis que Hitler a interdit la danse en Allemagne au moment où la jeunesse allemande se fait tuer à la guerre. Les consommateurs en sont par conséquent réduits à écouter les chansons nostalgiques que des chanteuses lancent comme autant de plaintes.

« Mais l'industrie du jeu continue à prospérer. Roulette, baccara, chemin de fer attirent toujours les grandes foules : nationaux de l'Axe qui disposent d'une grande quantité de francs achetés à vil prix, voyageurs aux moyens limités qui se disent : « Tentons la chance ; peut-être pourrons-nous acheter quelque chose au marché noir, ou bien nous payer encore un séjour de deux semaines ». Les gens n'aiment pas quitter la principauté parce qu'il n'est pas facile d'y revenir. La politique du Casino est de suivre de très près les entrées dans la principauté, de façon à s'approvisionner toujours en « clients frais » et à éviter d'avoir à faire à des joueurs déjà décavés. »

Il n'y a pas grand'chose que l'on puisse ajouter à ce récit. Il faut cependant mentionner le geste du prince Louis, homme âgé et infirme, ancien général dans l'armée française, ayant un penchant pour l'idéologie fasciste, lequel a intercédé à deux reprises auprès du maréchal Pétain afin qu'il soit permis aux vieux habitants de nationalité britannique de couler le restant de leurs jours dans la principauté.



Monte-Carlo, jadis célèbre par son casino et la somptuosité de ses fêtes, est aujourd'hui le centre du marché noir. Mais pour y manger à sa faim il faut avoir recours à une bourse bien garnie. Une vue du casino célèbre lors d'une fête donnée il y a quelques années.

LE CINÉMA ET LES GOUTS DU PUBLIC

RÉALITÉ OU FICTION ?

La guerre et ses répercussions, et plus particulièrement l'entrée en lice des Etats-Unis, ont placé les dirigeants de la cinématographie, à Hollywood, devant un problème épineux. Les goûts du public se sont-ils transformés ? La guerre a-t-elle eu une influence spéciale sur la mentalité des spectateurs ?

Tout d'abord, le spectateur goûte-t-il davantage aujourd'hui les films réalistes, les films qui traitent du grand problème du conflit, ou, au contraire, préfère-t-il, en payant sa place au cinéma, assister à des œuvres d'imagination qui, durant quelques heures, l'éloigneront d'un souci constant auquel il a toute sa journée pour penser ? Mais il ne s'agit pas, surtout pour les producteurs, de faire des films « commerciaux », c'est-à-dire appelés à des maximums de recette, mais bien des bandes destinées à relever le moral du public.

Comment donc faire des films de guerre sans lasser le spectateur, et comment lui présenter des bandes gaies et délassantes sans tomber dans une frivolité qui ne serait guère de mise ?

Voici ce que M. Hayes, le tsar de Hollywood, déclare à ce propos :

« Le cinéma, à part le délassement qu'il procure, est aussi une source d'émotions pour le spectateur. Les plus grands films parus ces dernières années se distinguaient justement par leur qualité, leur valeur et leur portée morale. En temps de guerre, cela est plus nécessaire que jamais, et je considère que des films historiques, relevant l'héroïsme d'une nation, l'exploit remarquable de quelques hommes passés à la postérité, avec leurs vertus de courage et de bravoure, sont bien faits pour relever le niveau moral du public. Le cinéma a une mission à remplir et celle-ci est de première importance. »

De son côté, Ernst Lubitsch déclare :

« Nous devons produire une certaine quantité d'œuvres fictives, mais je pense que le cinéma devrait être dirigé vers les grands problèmes actuels. Nous devons attaquer notre ennemi avec toutes les armes à notre disposition, et le cinéma en est une, et redoutable. Drame ou comédie, film burlesque ou satire, nous devons montrer à nos spectateurs ce pour quoi nous nous battons. »

M. Archie Mayo est d'une opinion opposée :

« Si cette guerre, dit-il, était une guerre sans but défini et que nous nous battions sans savoir pourquoi ni pour qui, il eut fallu inculquer au public des notions plus précises des buts que nous voulons atteindre. Mais nous savons tous le gros enjeu de ce conflit ; nous savons tous pour quel idéal nous luttons. Donc, en de pareils moments, pourquoi ne pas rire ? »

D'autres compétences en matière cinématographique voudraient montrer la guerre telle qu'elle est en présentant le plus grand nombre possible de films d'actualités, tandis que certains pensent, au contraire, que la presse et la radio nous mettent suffisamment en contact avec les problèmes de l'heure pour qu'en allant au cinéma nous cherchions un dérivatif à nos préoccupations.

Cependant, l'« Audience Research Institute » a établi une comparaison sur l'engouement du public américain pour les films de guerre, avant et après Pearl Harbour. Le résultat a été le même. Le public fut aussi assidu au cours des deux périodes à se rendre en masse dans les salles obscures pour assister à des films de guerre. Cette société a cherché à savoir si, d'après le public, les cinémas représentaient trop ou trop peu d'actualités. En septembre 1941, 21 pour cent répondirent « pas assez » et 35 pour cent « trop ». En avril 1942, le pourcentage fut différent : 40 pour cent furent pour « pas assez » et 21 pour cent pour « trop », ce qui établit un juste équilibre. Mais, chose curieuse, sur les douze mois écoulés, les films qui ont connu le plus grand succès au point de vue recette n'avaient pas trait à la guerre. Nous les citons sans ordre : « How green was my valley », « Sergeant York », « To the Shores of Tripoli », « Louisiana Purchase », « Keep 'Em Flying », « Babes on Broadway », « King's Row », « The Fleets in » et « Ride 'Em Cowboy ». De tous ceux-là, seuls « To the Shores of Tripoli » et « Sergeant York » contiennent quelques pages de guerre, et encore s'agit-il de l'autre.

Mais Hollywood est encore hésitant. Sur deux cents films produits dans ses studios, une trentaine traitent des problèmes de la guerre, soit une moyenne de 1 pour 7. En Angleterre, un des films qui a obtenu récemment le plus de succès est sans conteste « Target for Tonight » dont le thème principal est l'organisation d'un raid sur l'Allemagne.

De tout cela, nous pouvons conclure que le public est aussi porté vers les films de guerre que vers les films à fiction, à condition de savoir les doser convenablement pour ne pas rendre, à la longue, les spectacles fastidieux. Ce qu'il faut, c'est faire de bons films qui puissent intéresser les spectateurs par leur sujet, leur présentation et le jeu des acteurs. Il en a d'ailleurs toujours été ainsi. En allant au spectacle, le spectateur cherche à se délasser agréablement. Peu lui importe le sujet de la bande qu'on lui présente si celle-ci lui offre suffisamment d'intérêt pour qu'il puisse oublier ses soucis quotidiens.



En route vers le camp d'aviation de Maison Blanche, près d'Alger, les troupes américaines défilent joyeusement.

LES ALLIES en Afrique du Nord

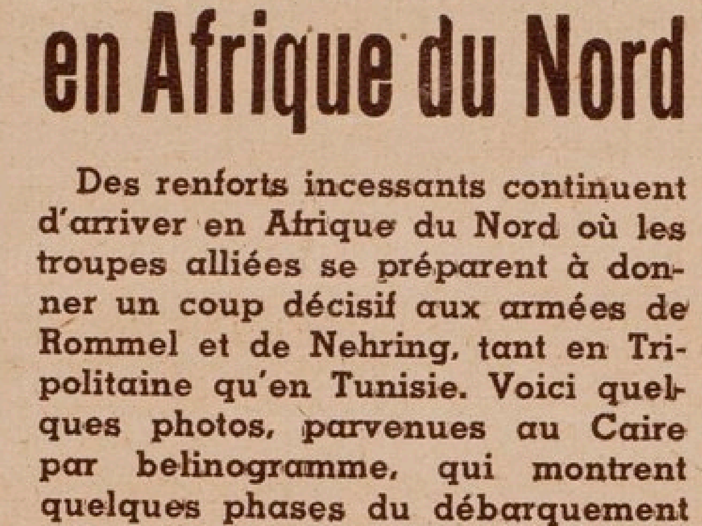
Des renforts incessants continuent d'arriver en Afrique du Nord où les troupes alliées se préparent à donner un coup décisif aux armées de Rommel et de Nehring, tant en Tripolitaine qu'en Tunisie. Voici quelques photos, parvenues au Caire par belinogramme, qui montrent quelques phases du débarquement anglo-américain en Afrique du Nord.



Le major général Carl Spaatz (à gauche), commandant des forces aériennes des Etats-Unis sur le théâtre européen, s'est récemment rendu en Afrique du Nord. Le voici en conférence avec le général Eisenhower, commandant des forces alliées en Afrique du Nord. Des plans pour la coordination des stratégies aérienne et terrestre sont étudiés par les deux chefs.

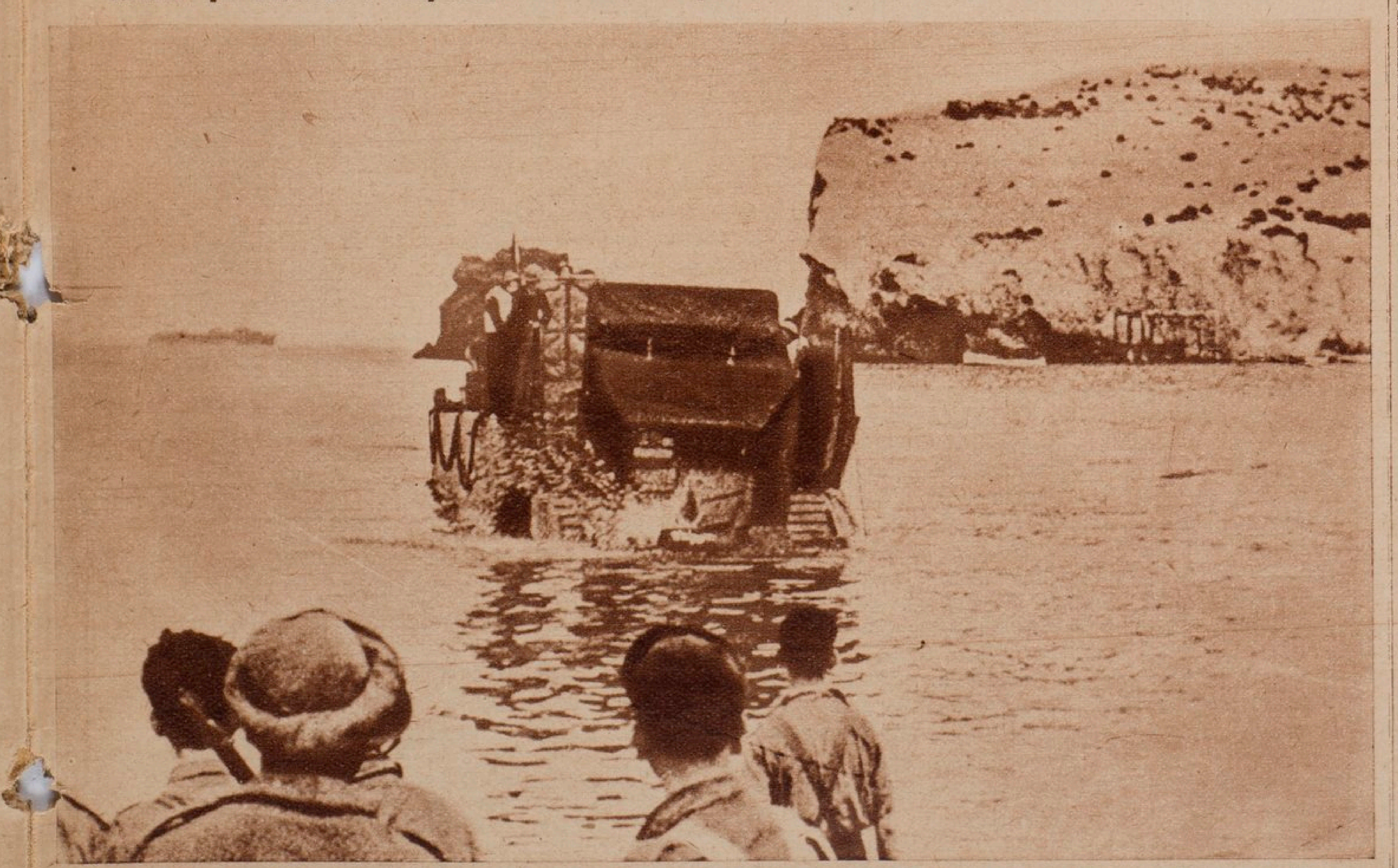


La foule accueille par des ovations frénétiques les soldats américains qui assurent l'occupation alliée de l'Afrique du Nord.





Camaraderie franco-américaine en Afrique du Nord. Dans une rue de Fédala (Maroc), un commando américain allume la cigarette qu'il vient d'offrir à un marin français.



Un chaland de débarquement s'approche de la côte algérienne, près d'Oran, et son chargement, un camion de l'armée américaine, descend la rampe d'acier. Le radiateur est recouvert d'une bâche qui le protège contre l'eau.

Féminités

UN PULL-OVER
pour militaire

Les nuits sont déjà bien froides et les soldats apprécieront comme il convient ce pull-over à manches longues dont la fermeture-éclair et l'encolure légèrement montante protègent le corps des intempéries de l'hiver.

Fournitures (pour la taille 44) : 650 grammes de laine 3 fils, aiguilles nos 3 et 4, épingles remmailleuses, une fermeture-éclair de 40 centimètres.

Points employés : 1) Point de côtes : 1 et 1.

2) *Point de torsade :* Ce point s'exécute de la manière suivante (vous aurez besoin avant tout d'une troisième aiguille n° 4, mais sans bout) : montez un nombre de mailles divisible par 12. Les deux points à chaque extrémité seront tricotés à l'envers sur l'endroit, les autres points seront tricotés à l'endroit. Sur l'envers, vous tricoterez



les points comme ils se présentent : à l'endroit les points endroits, à l'envers les points envers. Vous travaillerez ainsi pendant huit rangs. A ce moment, et à l'endroit du travail, vous formerez l'entre-croisement des torsades. Pour ce faire, glissez quatre des huit points de la grosse côte sur la troisième aiguille. Rejetez cette aiguille en arrière. Tricotez les quatre points suivants puis les quatre points de la troisième aiguille. Le retour se fera comme pour les autres rangs, vous reprendrez le travail comme pendant les rangs du début jusqu'au prochain entre-croisement qui se répétera de façon régulière.

Exécution. Dos : Avec les aiguilles n° 3, montez 100 mailles, tricotez au point de côtes 1 et 1 sur 30 rangs. Continuez avec les aiguilles n° 4 en tricotant le point de torsade. Augmentez d'une maille de chaque côté jusqu'à 118 mailles sur l'aiguille. A 35 cm. du bas, formez les emmanchures en rabattant de chaque côté alternativement : 4m., 4m., 3 m., 1 m. Il restera 96 mailles. Continuez tout droit, et quand les emmanchures auront 18 cm. de hauteur (voir schéma), formez les épaules en rabattant pour chaque 5 fois 6 m., rabattez en une seule fois les mailles de l'encolure.

Devant : Celui-ci, à partir des côtes, se fait en deux parties. Avec les aiguilles n° 3, montez 108 mailles, tricotez sur 30 rangs. A ce moment, glissez la moitié du travail (soit 54 mailles) sur une épingle remmailleuse, puis formez immédiatement la fente de la poche ainsi : en commençant par le côté couture, tricotez 15 mailles, glissez les 24 mailles suivantes sur une épingle remmailleuse, montez 24 mailles sur l'aiguille de droite, à la suite des 15 mailles, tricotez ensuite les 15 dernières mailles. Côté ouverture, augmentez de 1 maille tous les sept rangs jusqu'à 60 mailles sur l'aiguille.

A 35 cm. de hauteur totale, formez l'emmanchure en rabattant 6 mailles, 3 m., 3 m., 2 fois 2 m., 1 m. Il restera ainsi 43 mailles. Continuez ensuite à tricoter tout droit. A 40 cm. au-dessus des côtes, formez l'encolure en rabattant 6 mailles, 4 m., 3 m., 2 m., 3 fois 1 m. Quand l'emmanchure a 19 cm. de hauteur, formez l'épaule en rabattant 5 fois 5 mailles.

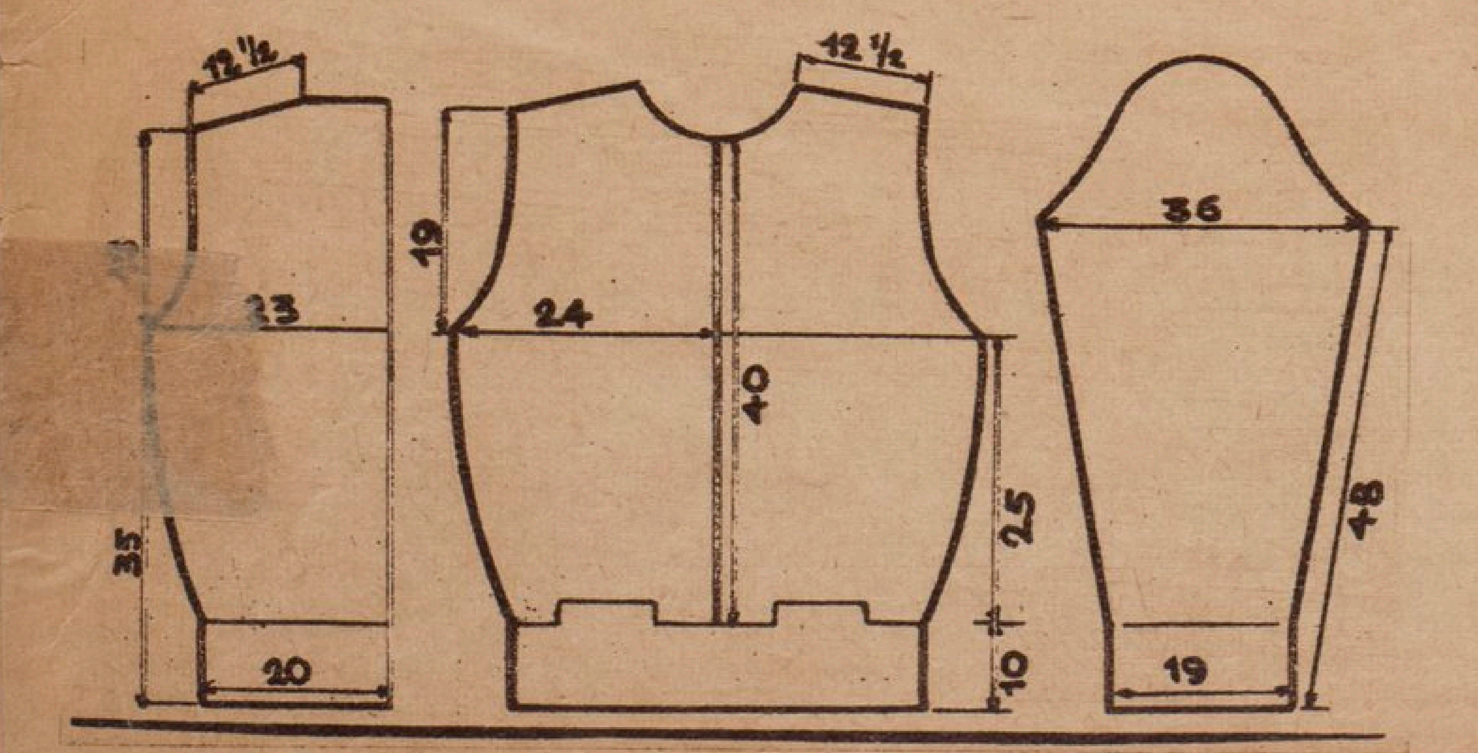
Remmaillez les 54 m. laissées en attente au-dessus des côtés. Formez la fente de la poche, comme vous l'avez déjà fait au premier devant, et tricotez en vis-à-vis.

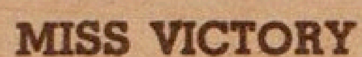
Manches : Elles se feront au point jersey uni, mais du côté envers. Avec les aiguilles n° 3, montez 55 mailles, tricotez au point de côtes 1 et 1 sur 35 rangs, puis continuez avec les aiguilles n° 4 au point de jersey, formez le biais en augmentant 1 maille de chaque côté tous les 8 rangs. A 48 cm. de hauteur totale, formez l'arrondi en rabattant de chaque côté 3 m., 2 fois 2 m., puis rabattez toujours 1 maille au début du rang jusqu'à ce qu'il reste 11 mailles que vous rabattrez en une seule fois.

Bordure des poches : Remmaillez respectivement les 24 mailles laissées en attente, continuez à tricoter au point de côtes 1 et 1 sur 5 rangs, rabattez ensuite sans serrer.

Intérieur de poche : Avec les aiguilles n° 3, relevez 24 mailles sur le bord supérieur de la fente, tricotez au point de jersey sur 30 rangs.

Assemblage : Repassez légèrement toutes les pièces tricotées. Réunissez-les les unes aux autres par des coutures aux épaules et sous les bras, cousez les poches et montez-les. Remmaillez les mailles de l'encolure avec les aiguilles n° 3 et tricotez au point de côtes 1 et 1 sur 8 rangs. Rabattez au neuvième. Fixez la fermeture-éclair.





MISS VICTORY

Lors d'une récente compétition aux Etats-Unis pour désigner « Miss Victory », parmi les nombreuses femmes travaillant dans les industries de guerre, Mrs Barbara Ann Clark remporta la palme et étale ici un sourire triomphal. (Photo reçue au Caire par belinogramme.)

Pour le Jour de l'An

QUELQUES BONNES RECETTES

PAUPIETTES DE JAMBON

Achetez des tranches de jambon. Etendez sur chacune une mince couche de foie gras. Roulez les tranches qui pourront, ou hom, être accompagnées de mayonnaise.

SAUMON

Dépouillez le contenu d'une boîte de saumon de ses arêtes, puis mettez-le sur un plat ovale. Donnez à la masse une forme allongée comme un poisson. Entourez le saumon de salade russe et, si vous voulez faire un peu de sauce mayonnaise, couvrez-en le poisson qui sera ensuite décoré avec des lamelles de cornichon, d'œufs durs, de tranches de citrons, d'olives vertes ou noires, etc...

TARTINES AUX SARDINES

Egouttez des sardines à l'huile. Raclez délicatement la peau, coupez la queue, et ouvrez-les pour retirer l'arête du milieu. Ecrasez-les avec un pois de beurre frais. Lorsque le tout sera bien amalgamé, ajoutez une pointe de moutarde et un peu de jus de citron. Etendez cette pâte sur des tartines de pain que vous couperez en biais. Je vous laisse le soin d'arranger le plat selon votre goût.

CANARD AUX OLIVES

Lorsque votre canard est bien préparé, c'est-à-dire plumé, vidé et flambé, vous le bridez avec de la ficelle et vous le mettez dans une casserole avec un morceau de beurre. Laissez-le bien jaunir, puis retirez-le, et avec le même beurre qui reste dans la casserole, faites un roux en mettant deux cuillerées de farine que vous mêlez bien au beurre. Lorsque votre roux aura une nuance marron, mettez deux verres d'eau, sel, poivre, bouquet de persil, feuilles de laurier. Laissez cuire un moment et replacez votre poulet jusqu'à ce qu'il soit cuit. Ayez en outre un quart d'olives vertes rondes, auxquelles vous enlèverez les noyaux sans les déformer. Mettez ces olives dans votre sauce. Dressez le canard sur le plat, les olives autour, et arrosez de sauce.

POULET MARENGO

Mettez dans une casserole quatre cuillerées d'huile d'olive, une gousse d'ail haché, sel, poivre. Prenez les différentes parties d'un poulet que vous avez dépecé, mettez-les dans l'huile chaude et laissez les morceaux prendre couleur (ceci demandera trois quarts d'heure à peu près). Hachez ensuite un quart de champignon en conserve avec du persil, mettez ce hachis dans une petite casserole avec un verre de vin blanc. Laissez bouillir et ajoutez deux cuillerées de l'huile de cuissorr. Dressez les membres du poulet sur le plat et arrosez-les avec la sauce. Mettez autour du plat des croûtons frits dans le beurre.

ROTI DE VEAU EN SALADE

Prenez du rôti de veau froid, coupez-en des tranches minces, arrosez-les avec de l'huile et du vinaigre, laissez-les mariner deux heures au moins, puis dressez-les sur un plat que vous garnirez d'œufs durs et de cornichons hachés.

Mettez ensuite dans une saucière une cuillerée de moutarde, deux ou trois anchois hachées, une cuillerée de vinaigre et trois cuillerées d'huile, sel et poivre. Remuez bien le tout et servez avec le veau.

PETITS CONSEILS UTILES

• Vous préserverez les provisions des insectes qui s'attaquent parfois aux légumes secs, céréales, riz, etc., en mettant une cuillerée de sel dans les boîtes contenant ces denrées.

• Pour donner meilleur goût au café, on doit mettre, avant de le moudre, la boîte qui le contient sur le fourneau ou un endroit chaud. Même la qualité bon marché deviendra meilleure.

• Voici la formule d'une bonne préparation pour enlever des appartements cette odeur de renfermé et l'humidité qui persiste : mélangez 7 grammes de feuilles de lavande, 7 grammes de feuilles de rose, 8 grammes d'iris, 8 grammes de calamus, 4 grammes de clous de girofle, 2 grammes de cannelle. Broyez le tout au mortier, ajoutez en dernier lieu 2 gouttes d'essence de bermagote. Une pincée de la poudre obtenue jetée sur une pelle à peine rougie par le feu assainira votre appartement et en chassera l'humidité et l'odeur de renfermé.

Lettre à ma Cousine

Ma chère cousine,

Encore un Noël de guerre ! Encore un Noël où nos réveillons sont attristés par l'évocation de ceux qui sont loin de leurs foyers, tandis que nous faisons ripaille, et qui, au lieu de l'éclatement des bouchons de champagne, entendent celui des canons et des mitrailleuses...

Que cela est navrant, ma cousine, mais qu'y pouvons-nous ? Et ce n'est pas dans cette courte lettre que j'aurais la prétention de me livrer à toutes les considérations qu'inspire à un être humain le bouleversement de l'humanité...

Parlons donc de vous, ma cousine, et laissez-moi vous souhaiter pour ce Noël-ci mes vœux les plus chers. Une nouvelle année s'ouvre devant vous. Puisse-t-elle apporter la réalisation de tous vos désirs. On dit que les gens heureux n'ont pas d'histoire. Est-ce tout à fait exact ? Apprécie-t-on une vie morne et sans éclat, une vie où le programme de chaque jour est tracé à l'avance et qui ne nous ménage aucune surprise d'aucune sorte ? Je ne sais, mais à mon goût je serais vite lassé de l'écoulement terne des heures et il me semblerait que rien ne devant m'attendre, je n'attendrai rien de rien.

Bien au contraire, ma cousine, vivent l'émotion, le trouble, l'agitation de l'âme, cette espèce de surexcitation et de fièvre qui précède les événements dont on ne sait ce qu'ils nous apportent de mauvais ou de bon, mais qui sont nécessaires pour pimenter une existence et la tirer de sa monotone torpeur !

Et pour vous qui êtes à l'aube de votre existence et qui bientôt — car je crois que votre mariage est proche — connaîtrez les joies du foyer et de la vie à deux, ce Noël est d'autant plus émouvant, car ce sera votre dernier Noël de jeune fille. Plus tard, quand les ans auront recouvert de fils d'argent votre chevelure, c'est peut-être de ce Noël-là dont vous vous souviendrez plus que des autres, avec certainement plus de trouble dans le cœur et plus d'agitation dans l'esprit. Car le Noël que nous fêtons aujourd'hui aura marqué le passage des deux étapes les plus importantes pour vous.

Bon Noël donc, ma jolie et tendre cousine, et que, devant vos yeux éblouis, s'ouvrent les horizons les plus lumineux...

C'est ce que souhaite pour vous

votre cousin

SERGE FORZANNES

Conseils à mes nièces...

Nièce « Ménagère désolée »

Si vous avez un aspirateur dont le tube, composé d'anneaux métalliques, n'aspire plus que faiblement les poussières, glissez ce tube dans une vieille chambre à air de bicyclette dans laquelle vous aurez versé deux grosses pincées de talc. Votre aspirateur marchera de nouveau parfaitement bien.

Nièce « Virginie qui a perdu son Paul »

Pour les questions de ce genre, vous feriez mieux de consulter directement vos parents. Vous n'avez pas le droit de leur dissimuler ainsi votre conduite actuelle. Exposez-leur votre cas clairement, simplement, comme vous l'avez fait avec moi. Ils excuseront votre égarement, j'en suis sûre.

Nièce « Maladive »

Une maladie peut, très souvent, avoir une cause morale à sa base. Vous avez menti à votre mari, vous lui avez caché vos liaisons que vous aviez eues lorsque vous étiez jeune fille et vous vivez, aujourd'hui, dans la terreur qu'il ne découvre la vérité ? Vous êtes devenue neurasthénique, me dites-vous. Votre maladie vient de cette perpétuelle dissimulation vis-à-vis de votre époux. Ouvrez-lui votre cœur, dites-lui TOUT. Il vous aime, il saura pardonner et sera touché par votre franchise, mais, de grâce, n'attendez plus. Parlez-lui tout de suite.

Nièce « Dévorée par les moustiques »

Un moyen de supprimer les démangeaisons causées par les piqûres des moustiques est de frotter l'endroit atteint avec un morceau d'oignon. Cela supprime la douleur et, aussi, éloigne les bêtes.

Nièce « Nouvelle mariée »

Cette statuette de marbre blanc redeviendra propre si vous la brossez avec un pinceau imprégné d'une solution d'eau froide et de carbonate de soude. Rincez ensuite à l'eau froide.

Nièce « Je voudrais tout savoir »

Pour reconnaître si un vin est falsifié, voici ce que vous devez faire : versez une petite quantité dans une casserole, faites bouillir, puis trempez dans le vin chaud un brin de laine blanche. Si le vin est falsifié, la laine prendra une teinte rosée ; mais si le vin est pur, la laine restera blanche.

Nièce « Poupée »

Pour enlever l'odeur de poisson sur les couteaux, faites ceci : prenez un chiffon sec et frottez la lame avec du poivre en poudre. Recommencez l'expérience jusqu'à ce que tout vestige d'odeur ait disparu.

Nièce « Désolée »

Lorsque le beurre prend un goût rance, il suffit de le pétrir avec une pincée de bicarbonate de soude pour que le mauvais goût disparaisse instantanément. Pour éviter l'odeur de moisi dans les théières, vous laisserez, après le rinçage, un morceau de sucre dans le récipient.

Nièce « J'adore les « trucs » que vous indiquez à vos nièces »

Merci. En voici un qui est vraiment très efficace. Si votre montre est munie d'un verre incassable et que celui-ci vienne à tomber, coupez en deux une gousse d'ail et, avec l'un des morceaux, frottez le bord du verre, que vous replacerez ensuite sur la montre.

Nièce « J'ai confiance en votre savoir »

Pour nettoyer la soie, les rubans et les dentelles noires défraîchies par le temps, il vous suffira de les tremper dans une solution composée d'eau bouillante jetée sur des feuilles de lierre fraîchement cueillies. Il faut un litre d'eau pour une poignée de feuilles. Vous devez l'employer tiède et laisser tremper les objets pendant environ six heures.

Nièce « La misère rend ingénieuse »

Voici une recette de savon économique : faites cuire des pommes de terre blanches et farineuses. Pelez-les et écrasez-les en délayant avec du lait frais. Ce savon est recommandé pour blanchir les mains.

Nièce « Débrouillarde et pauvre »

Puisque vous avez une basse-cour et des petits poussins, tâchez de vous procurer un vieux pneu. Partagez-le en deux de manière à obtenir un cercle creusé à l'intérieur. Vous aurez ainsi une sorte d'abreuvoir parfait où vos volailles pourront boire sans se gêner ni, surtout, se noyer.

Nièce « Je l'aime »

Téléphonez-lui ou envoyez-lui un mot. Votre conduite a été vraiment déplorable. Vous n'aviez pas le droit de traiter ainsi un homme qui a été si bon pour vous. Si vous savez bien plaider votre cause, il vous pardonnera, j'en suis sûre. Mais, une autre fois, ne recommencez plus de pareilles comédies.

TANTE ANNE-MARIE

CONTE DE NOËL

Le Réveillon de Saladin

Une nuit opaque et pluvieuse couvrait Jérusalem. Le froid était intense. Le père Gervais, sa femme Thérèse et leurs quatre enfants se serraient les uns contre les autres, autour d'un feu de bois qui emplissait de fumée leur misérable demeure. Les trois pièces où cette famille franque de Provence avait vécu des jours heureux ne connaissaient plus que la tristesse et le dénuement. La poitrine oppressée, n'osant parler afin de ne pas éclater en sanglots, la mère fixait sur son époux des regards angoissés comme pour lui dire :

— Que donnerons-nous à manger à ces petits, demain, veille de Noël ?

— Hélas ! fit celui-ci. Je ne pourrai rien leur donner, à moins d'un miracle... ou d'un crime !

Gervais Forel avait servi dans les rangs des Croisés. Amputé d'une jambe par suite d'une grave blessure, il quitta Tripoli où il avait vécu et s'en alla s'établir à Jérusalem. Dans cette ville aux églises innombrables, l'invalide, connu depuis lors sous le sobriquet de « Gervais la Jambe », fut affecté à la garde du « Templum Domini », sanctuaire chrétien devenu par la suite la « Mosquée Al-Aksa ».

La prise de Jérusalem par l'armée de Saladin devait priver l'ancien soldat de ses moyens de subsistance et le jeter bientôt dans la misère. Gervais, sa femme et leurs enfants connurent dès lors toutes les privations. Et en cette nuit noire où la pauvre famille luttait contre le froid et la faim, le pieux Provençal sentait sa foi fléchir.



Il murmura à nouveau, songeur : « Un miracle... ou un crime ! »

La femme sursauta. La pauvreté n'avait pas ébranlé sa confiance en Dieu. Elle trouva la force de dire, d'une voix ferme :

— Prions. Le Christ, pour qui tu as combattu, ne nous délaissera pas.

•

Au même instant, dans une demeure voisine, une autre voix disait aussi :

— Prions. Dieu n'abandonnera pas deux vieux serviteurs comme nous.

Celui qui parlait était un homme au dos voûté, aux yeux à demi éteints, au visage osseux, aux mains décharnées. Il avait quatre-vingt-six ans et s'appelait Foucher Fiole. Il était né à Jérusalem, en 1099. Celui à qui il s'adressait était également une épave humaine, écrasée sous le poids de l'âge. Il s'appelait Robert de Corbie et marchait sur sa centième année.

Les deux vieillards vivaient ensemble, servis par un ancien soldat charitable, qui déployait des prodiges d'adresse pour pourvoir à leur nourriture.

En cette nuit-là, Foucher Fiole et son compagnon étaient en proie à une affreuse douleur : leur bienfaiteur venait de mourir, broyé par une immense pierre qui s'était détachée des remparts, au moment où le malheureux passait par la Porte de David.

Seuls, sans soutien, sans espoir, ployant à la fois sous le fardeau des ans, du destin et des souffrances, les deux vieillards avaient décidé de se laisser mourir à la veille du jour où Jésus devait naître.

— Prions, dit encore une fois Foucher Fiole.

•

Le lendemain, un soleil radieux se leva sur Jérusalem. Ses rayons réchauffèrent la cité trois fois sainte. Dans le ciel, les nuages s'étaient dissipés. Mais la pluie diluvienne avait transformé les rues étroites et tortueuses en autant de torrents. Les chrétiens, abattus par les malheurs qui s'étaient acharnés sur eux, privés de leurs chefs, de leurs prêtres, de leurs églises, n'ayant plus le courage de réagir, se réfugièrent tous — comme Robert et Foucher, comme Gervais et Thérèse — dans la prière, unique consolation des âmes croyantes. Bethléem, le village à la Crèche, ne vit pas, ce jour-là, arriver les interminables processions vers la Basilique de la Nativité, pour célébrer la venue au monde du Sauveur.

A ce moment, Saladin tenait conseil et audience.

Le grand sultan, après avoir soumis à son autorité l'Egypte, la Syrie et la Mésopotamie, avait entrepris la conquête de la Palestine et du Liban. Le 4 juillet 1187 — an 583 de l'Hégire — il avait remporté l'éclatante victoire de Hattin, près de Tibériade, où sombra le royaume fondé par Godefroy de Bouillon. Le 2 octobre, Salaheddine Youssouf Al-Ayoubi s'emparait de Jérusalem et lançait ses colonnes à l'assaut de la Transjordanie et du comté libano-provençal de Tripoli.

La reddition de la ville sainte eut lieu sous des conditions arrêtées d'avance par le vainqueur et les délégués des Croisés, Balian d'Ibelin et le patriarche de Jérusalem. Saladin exécuta ses engagements avec une loyauté chevaleresque que soulignèrent les chroniqueurs latins. Les chrétiens francs qui se trouvaient dans la cité furent pour la plupart rachetés. D'autres furent libérés sans rançon par le sultan et son frère Malik Al-Adil. Quant aux chrétiens du pays, de rite syriaque et grec, ils demeurèrent à Jérusalem et dans la banlieue. Mais nombreux furent les Francs qui se trouvèrent voués à la misère ou à la captivité. Pour la première fois depuis près de cent ans, ces chrétiens accueillaient dans la tristesse et les larmes la fête de Noël.

•

Le conseil de Saladin fut court. Les affaires de l'Etat furent dépêchées à la hâte. Le sultan était pressé.

L'audience levée, il fit signe à son frère qui s'avança :

— Tout est prêt, dit Malik Al-Adil.

— Allons, ordonna Saladin.

Et cet homme dont les victoires avaient secoué l'Occident et soumis l'Orient, qui avait été aussi magnanime dans la paix que terrible dans la guerre, allait accomplir, à l'égard des chrétiens, déshérités du sort, un geste unique dans l'Histoire.

Le sultan Salaheddine Youssouf Al-Ayoubi s'en alla à travers la boue des chemins, à la recherche des chrétiens francs terrés dans leurs maisons.

Aux coups frappés avec discrétion et douceur, les portes au bois disjoint et vermoulu s'ouvraient en grinçant sur leurs gonds. Parfois, hésitants ou pris de peur, des vieillards, des enfants et des femmes jetaient par les lucarnes un regard craintif. Mais, rassurés par la mine avenante des visiteurs, ils ne tardaient pas à ouvrir.

Ces visiteurs n'étaient autres que Saladin et ses compagnons qui, chargés de présents et de victuailles, s'en allaient répandre la joie et le bien-être dans les foyers chrétiens de Jérusalem.

•

Robert de Corbie, Foucher Fiole, Gervais Forel, sa femme et leurs quatre enfants, groupés tous sous le toit des deux vieillards, communiaient dans la même détresse. Ils avaient décidé de passer ensemble cette veillée de Noël et d'apaiser leur faim par des paroles réconfortantes...

— Un miracle, répétait « l'homme à la jambe ».

Mais il n'ajoutait plus : « ou un crime », car il avait le pressentiment que le miracle allait s'accomplir et que, comme disait sa femme, le Christ, pour qui l'ancien croisé avait combattu, ne le délaisserait pas.

Et le miracle s'accomplit.

— Bonne fête, les vieux, dit une voix sereine.

— Bonne fête, Gervais la Jambe, répéta la voix, au moment où Saladin et ses compagnons faisaient irruption dans la pièce froide et basse où le groupe s'était réuni.

— Qui êtes-vous ? demanda Gervais sur un ton qu'il essaya de rendre énergique.

— Salaheddine.

Ce nom résonna étrangement dans cette antique demeure chrétienne. Tous se regardèrent sceptiques, ne comprenant pas ou ne voulant pas comprendre.

Mais il fallut se rendre à l'évidence. C'était bien le sultan en personne qui venait passer, avec les deux vieillards et leurs voisins, la veillée de Noël.

•

Le réveillon de Saladin fut pour Robert de Corbie, Foucher Fiole, Gervais Forel, sa femme et leurs enfants, le début d'une existence nouvelle. Le sultan ordonna qu'on les laissât vivre tranquillement dans la ville et qu'on leur servît à tous une pension sur la cassette royale.

Robert de Corbie vécut, dit-on, cent huit ans et Foucher Fiole cent ans. Quant à Gervais la Jambe, il quitta Jérusalem lorsque ses enfants furent devenus grands et s'en alla finir ses jours dans l'ancienne capitale de ses seigneurs provençaux : Tripoli du Liban.

Jusqu'à la fin de leur vie, ces braves gens unissaient à leurs prières le nom du monarque au cœur noble et à l'âme généreuse. Le souvenir du réveillon de Saladin demeura longtemps ancré dans les mémoires des chrétiens d'Orient.

HABIB JAMATI

Cinéma METROPOLE

Rue Fouad 1er — Tél. 58391 — R.C. 7374

DU MARDI 29 DECEMBRE AU LUNDI 4 JANVIER 1943

20th CENTURY-FOX présente

Betty GRABLE * *Victor* MATURE * *Jack* OAKIE

dans

"SONG OF THE ISLANDS"

EN TECHNICOLOR

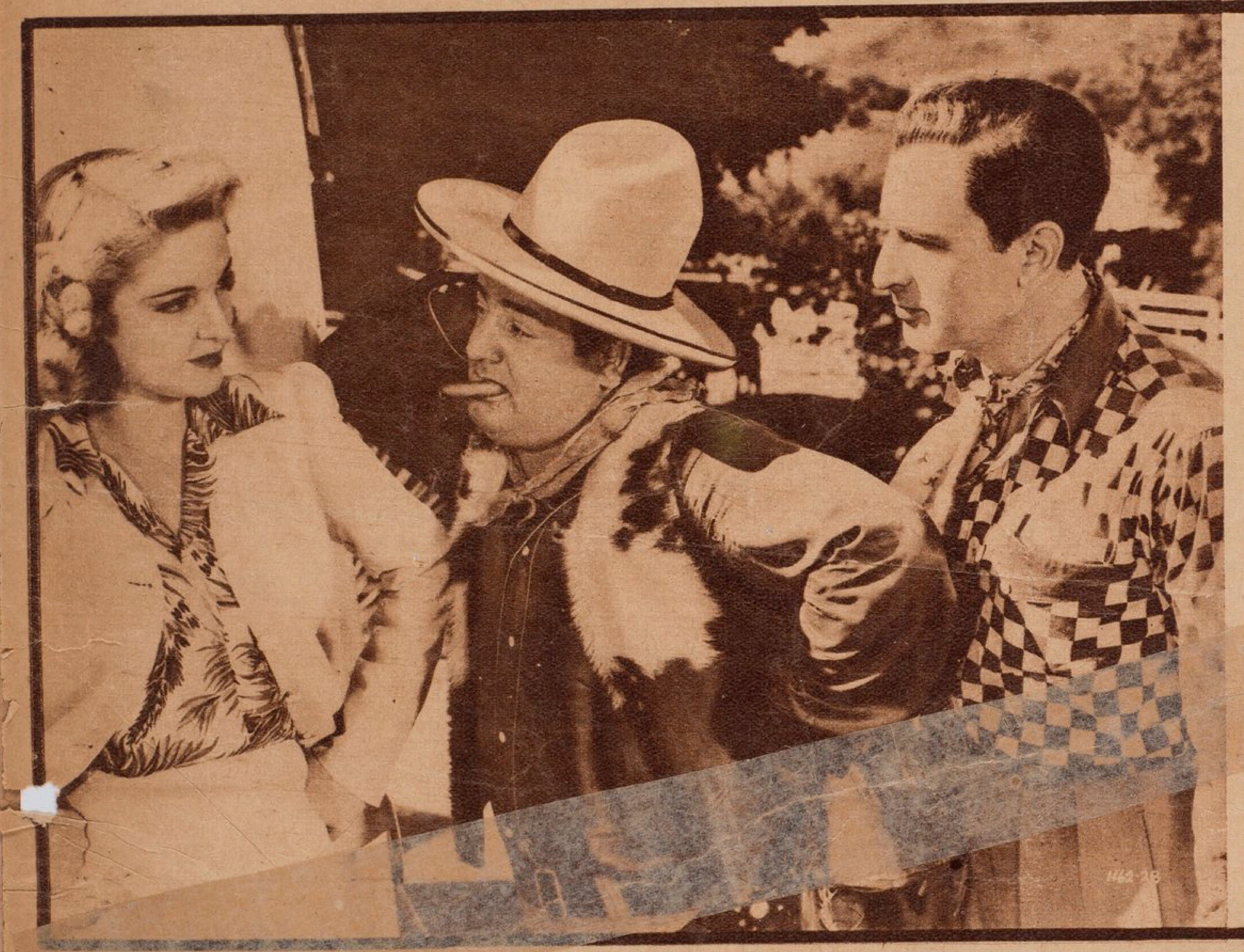


Le plus grand triomphe musical de la Nouvelle Année !

Au Programme : WAR PICTORIAL NEWS, No. 86

4 SPECTACLES PAR JOUR 4
10 h. 30 a.m. 3 h. 15, 6 h.30 et 9 h. 30 p.m.





Cinéma ROYAL

Rue Ibrahim Pacha — Tél. 45675-59195 — R.C. 5815

ACTUELLEMENT

UNIVERSAL PICTURES présente

Un programme spécial pour les fêtes

Bud ABBOTT * *Lou* COSTELLO * *Anne* GWYNNE

dans

"RIDE'EM COWBOY"

Plus joyeux et désopilant que tous leurs autres films ensemble !



Au Programme : WAR PICTORIAL NEWS, No. 86

4 SPECTACLES PAR JOUR 4
10 h. 30 a.m. 3 h. 15, 6 h.30 et 9 h. 30 p.m.

Cinéma DIANA

Rue Elfi Bey — Tél. 47067-68-69 — R.C. 7374

ACTUELLEMENT

Les Studios de la JEUNESSE SOVIETIQUE de Moscou présentent

N. KNITCHKOV

(lauréat du Prix Staline)

P. SPRINGFELD * A. GREEHANIN * A. BARANOV

dans

"IN THE REAR OF THE ENEMY"

Le premier film russe (avec dialogues anglais)

POUR STALINE...
POUR LA LIBERTE...
POUR LA VICTOIRE !

Au Programme : WAR PICTORIAL NEWS, No. 86

...SPECTACLES PAR JOUR 4
...m. 3 h. 15 6 h.30 et
... 30 p...



